

Au lieu de faubourgs, des maisons de campagne

Les habitants de Helsinki, en Finlande, peuplent les ensembles, suburbains, comme Herttoniemi, qui leur offrent un mode de vie presque campagnard.



Selon les idées modernes, on évite d'abîmer la nature en construisant pour les hommes. Le pin mort, à branches tordues, forme un vif contraste avec les lignes droites et rectangulaires de l'architecture contemporaine.



Le caractère récent de l'ensemble est accusé par les lignes modernes de l'école primaire, mais les arbres conservés, partout, ainsi que les noms des rues, empruntés à la terminologie des chasseurs, en sont la preuve encore plus éclatante.



Les magasins dans les nouveaux ensembles ressemblent beaucoup, par la diversité de leurs étalages, aux anciens magasins de campagne.

Helsinki, capitale de la Finlande, qui a récemment fêté son 400ème anniversaire, est restée une petite ville jusqu'au début de ce siècle; mais, après avoir quadruplé sa population pendant le dernier demi-siècle, elle se sent déjà mal à l'aise sur son étroite péninsule.

Avec ses 400.000 habitants, la ville s'étend dans toutes les directions, ouest, nord et est, où la mer ne fait pas d'obstacle, et elle profite de l'urbanisme moderne pour offrir à ses habitants présents et futurs une vie commode et agréable, avec tout le confort moderne mais sans les désavantages des grandes villes.

Une douzaine de centres suburbains comme Herttoniemi, à une dizaine de kilomètres du centre de la ville, s'organisent aujourd'hui afin de recevoir une partie croissante des «Helsinkiens» qui n'aiment pas la vie turbulente de la cité.

Ici, les maisons sont bâties sur les collines, et les terrains en contre-bas sont réservés aux parcs et promenades. Non loin des habitations, les bâtiments publics et les magasins desservent les familles dont un ou plusieurs membres tra-

vailent régulièrement dans la «grande ville». Des terrains de sports sont aménagés en même temps que surgissent des écoles.

A Herttoniemi, la plupart des maisons sont à quatre étages mais il existe aussi des maisonnettes pour une famille.

Les maisons construites par la municipalité sont réparties en appartements de une à quatre pièces, avec la cuisine. Presque tous les résidents possèdent eux-mêmes leur appartement, grâce à un système coopératif favorisé par l'Etat et la municipalité.



Une maison moderne à quatre étages s'élève sur un terrain où l'on venait autrefois de Helsinki en excursion. La vieille maison en bois, à gauche, est une cabane de skieurs, un souvenir du temps passé. Une «tante de parc» s'occupe des petits, tandis que les mères font le ménage.



Des maisonnettes contiguës donnent plus de liberté individuelle aux familles où quatre ou cinq enfants sont la règle. En hiver comme en été, les petits jouissent ainsi d'une liberté inconnue dans la cité.

Cluses et autres

93 — L'immigration française au Canada

par Eugène L'HEUREUX

La Chambre de Commerce du district de Montréal rendait public, le 7 octobre, un mémoire traitant de l'immigration des Français au Canada en général et dans la province de Québec en particulier.

Ce document est destiné à la Commission Tremblay, qui enquête sur les problèmes constitutionnels. — On y trouve les statistiques suivantes:

L'immigration française au Canada fut de 1,326 en 1948, 1,163 en 49, 1,399 en 50, 2,279 en 51, et 5,395, en 52. On peut présumer que la majorité de ces immigrants français se sont établis dans la province de Québec.

De 51 à 54, il est entré 70,000 immigrants dans notre province, c'est-à-dire 23,000 par année, en moyenne.

La Chambre de Commerce de Montréal rappelle que l'immigration des Français au Canada se trouve facilitée par le fait que le gouvernement fédéral, il y a quelques années, à la demande même de cette Chambre, a décidé de traiter dorénavant sur le même pied les immigrants français et britanniques.

La Chambre de Commerce trouve insuffisant ce nombre d'immigrants français établis dans le Québec depuis la guerre. C'est pourquoi elle propose un plan de collaboration entre les deux gouvernements fédéral et québécois pour intensifier l'émigration de la France vers le Québec.

Selon la Chambre de Commerce de Montréal, rapporte le "Devoir", l'immigration appartenant à la fois aux juridictions provinciale et fédérale, la politique générale d'immigration devrait être arrêtée en collaboration avec les provinces.

De plus, comme l'éducation est réservée aux provinces par la Constitution, c'est à celles-ci que doivent revenir les programmes d'études et la propagande visant à intégrer les immigrants dans notre vie nationale.

La Chambre de Commerce considère qu'en outre plus que l'immigration en général, l'immigration des ressortissants français est un problème qui appartient à la province de Québec et que les autorités provinciales doivent définitivement s'en occuper.

La province de Québec doit donc, comme c'est son droit et son devoir, s'intéresser non seulement au recrutement et à la sélection des immigrants de langue française, mais s'efforcer de faciliter leur adaptation.

La Chambre de Commerce de Montréal trace ensuite un programme au gouvernement provincial, en vue d'amorcer, de soutenir et de diriger un mouvement de migration de la France vers le Québec — En voici les grandes lignes:

1 — Le gouvernement de Québec devrait ouvrir une agence à Paris et y placer un agent, qui ferait des renseignements aux Français désireux de venir s'établir chez nous et organiserait par tous les moyens possibles la sélection des meilleurs immigrants.

2 — Le gouvernement de Québec, en collaboration avec les ministères fédéraux concernés, devrait organiser la politique et la technique de l'immigration des gens de langue française au Canada, particulièrement dans notre province.

3 — Le gouvernement de Québec devrait faire l'éducation des syndicats ouvriers relativement aux immigrants, préparer, à l'adresse des immigrants une brochure explicative de nos lois régissant le travail, ouvrir aux immigrants des centres d'adaptation puis cultiver, dans les comités paritaires, la sympathie à l'égard des immigrants.

4 — Le gouvernement de Québec devrait s'employer à obtenir le concours de toutes les classes de la société et de tous les groupes dans les domaines politique, social, culturel, économique et religieux, en vue de créer dans la province un climat favorable à l'intégration des immigrants dans la société québécoise.

5 — Le gouvernement de Québec devrait faire déterminer par un organisme compétent s'il y a lieu d'intensifier la venue des immigrants de langue française au Québec et, le cas échéant, dans quels secteurs de notre économie ils sont susceptibles de rendre les plus grands ser-

Voilà le programme d'immigration française proposé par la Chambre de Commerce du district de Montréal à notre gouvernement provincial, par l'entremise de la Commission Tremblay.

Dans l'ensemble, c'est une proposition pleine de bon sens, même si, durant le passage de la théorie à la pratique, il devient nécessaire d'y modifier un certain nombre de points.

L'ouverture d'une agence québécoise d'immigration à Paris étant une mesure que l'on souvent préconisée, à la suite de plusieurs autres, il semble normal que je me réjouisse de voir cette idée endossée par un corps tel que la Chambre de Commerce du district de Montréal et que je souhaite ardemment la voir réalisée.

La présence, à Paris, d'une agence québécoise d'immigration s'impose, tout comme celle d'une agence commerciale québécoise dans la capitale de la France. Et j'espère que, dans un avenir pas trop éloigné, un gouvernement provincial, chez nous, aura le courage de poser ce double acte de prévoyance.

Sans se substituer au Fédéral, dans le domaine international, les provinces doivent collaborer avec le gouvernement national, en vue de l'aider à bien servir le Canada, puis afin de protéger occasionnellement leurs propres intérêts au cours de ces relations d'un caractère d'accord international.

La Chambre de Commerce du district de Montréal évoque ce qu'elle a déjà dit, en 1947, dans un mémoire adressé au gouvernement fédéral, à savoir que l'immigration n'est intéressante, pour le Canada, que dans la mesure où elle nous vaut des techniciens et des spécialistes capables d'assurer l'établissement d'industries nouvelles dont la production pourrait être absorbée par le marché intérieur, là où nous dépendons actuellement des importations; dans la mesure aussi où des industries spécialisées se transporteraient chez nous, en emportant avec elle des marchés extérieurs assurés.

La Chambre de Commerce accepterait aussi des agriculteurs français, à la condition que ceux-ci acceptent de s'établir sur de petites fermes individuelles.

Il est facile de voir que les auteurs du mémoire ne sont pas prêts à endosser d'importance quelle politique d'immigration.

Mais ils croient qu'il serait chimérique de vouloir désormais bloquer toute immigration. "Il y a, disent-ils, et il y aura, au Canada, de l'immigration, et la province de Québec s., dans cette matière, un rôle important à jouer.

Non seulement elle doit s'efforcer d'adopter une politique de nature à garder chez elle ses propres citoyens et les immigrants qui choisissent de s'y établir, mais en tant que gardienne des droits et de la survie de l'une des deux grandes races qui habitent le Canada, elle doit s'employer à attirer ici, en proportion équitable, des immigrants de ressortissance française.

Cette politique d'immigration progressive, la Chambre de Commerce prévoit qu'il ne sera pas facile de la mettre en honneur, dans la province de Québec.

Ce sera l'objet de mon prochain article.

Eugène L'HEUREUX

La Nouvelle-Angleterre est profondément conservatrice dans son économie et dans ses moeurs. Elle plonge tout entier dans le moyen âge américain. Les côtes du Maine ont été aperçues par Sébastien Cabot en 1546 et explorées par Samuel de Champlain en 1604. La première église, le premier fort et le premier navire construits au nord de la baie de Chesapeake l'ont été sur les rives du Kennebec, près d'Augusta (Maine) vers 1607. La première Constitution américaine fut le "Fundamental Order" du Connecticut, promulgué en 1639. La première Université américaine, Harvard College, fut établie dans le Massachusetts en 1636. C'est également dans le Massachusetts que débarquèrent — le 21 décembre 1620 — les plus fameux colons fondateurs de la future grande république, les Pèlerins de la Mayflower.

Faites la lecture à vos enfants

Pourquoi nos enfants lisent-ils les illustrés?

Une enquête récente indique que "la plupart des parents cessent de faire la lecture à leurs enfants lorsque ces derniers ont appris à lire. Pourtant, fait-on observer, s'ils sont laissés à eux-mêmes, les enfants s'en remettent très souvent à la lecture des illustrés ou au spectacle des émissions de télévision". Serait-ce notre faute?

Les éducateurs conseillent aux parents de continuer à faire la lecture à haute voix à leurs enfants, même après que ceux-ci ont appris à se débrouiller seuls. De cette façon, souligne-t-on, les jeunes finiront par s'intéresser à des ouvrages qu'autrement, ils auraient vite fait de mettre de côté.

Il faut aussi se rappeler que plusieurs volumes susceptibles de passionner les enfants sont trop avancés pour qu'ils les comprennent sans explication. Les lectures trop arides pour eux sont susceptibles de les décourager, mais une fois qu'elles auront été mises à leur portée, elles les inciteront à la curiosité intellectuelle et leur permettront de se développer l'esprit.

Il ne s'agit pas évidemment de faire à un garçonnet de huit ans des lectures commentées sur la philosophie. Offrir à l'intelligence de l'enfant des connaissances qu'il est incapable de pénétrer est le meilleur moyen de le dégoûter à jamais de tout effort intellectuel.

C'est pourquoi il est important que les parents tiennent compte de la psychologie de l'enfant, du stade de développement qu'il a atteint et qu'ils se renseignent à fond sur les livres qui s'adressent aux enfants d'une catégorie d'âge donnée.

Charley Brand est convaincu que les pattes de lapin apportent la chance. Depuis 14 ans, son usine a mis sur le marché 1,000,000 de ces porte-bonheur, depuis les moins coûteux qui se vendent dix cents, jusqu'aux modèles de luxe que l'on trouve chez les bijoutiers.

Les lettres

Des hommes qui ne furent ni paresseux, ni ignorants, ni arriérés

Me Louis-D. Durand, de Trois-Rivières, est avocat comme Me Victor Morin, de Montréal, est notaire. Avec cette différence que le premier exerça fort peu sa profession, que le second consacra plus d'un demi-siècle à la sienne. Sans négliger le code et se désintéresser des lois, les deux ont un penchant particulier pour ce qui touche, de près ou de loin, à la littérature, l'histoire, l'art. Ce qui ne leur vaudra jamais de mauvaises notes dans l'opinion. Il était fatal, logique aussi, que l'un et l'autre écrivissent. Rares sont les lettrés qui échappent à la tentation. Me Morin compte plus de vingt ouvrages à son actif, dont quelques-uns assez minces; Me Durand beaucoup moins, mais la postérité dira de ce dernier qu'il se rattrape sur le volume. Sans pour cela sacrifier la qualité à la quantité. Il vient de donner un livre de format imposant, frisant les trois cents pages, qu'il intitule suivant sa fantaisie, non sans arrièreries, **Paresseux, ignorants, arriérés**. (1) Il y traite d'une telle variété de sujets qu'on renonce à les énumérer. Mais Durand, homme de cabinet, qui travaille et sait travailler, connaît les besoins de ses parents, complète son oeuvre par un index alphabétique des noms cités, qui met vite à la portée du lecteur une matière où celui-ci risquerait parfois de se perdre.

Les paresseux, les ignorants et

les arriérés de M. Durand, ce sont ceux qui ne le sont pas et ne le furent jamais. Aussi vit-il à faire imprimer en feinte, sur la couverture de son livre, un énorme point d'interrogation qui atténue le péjoratif de ses épithètes. Avocat de son métier, l'auteur dresse un plaidoyer contre ceux-là, nombre de nos amis anglo-canadiens en particulier, qui répandent cette puéride légende que les Canadiens de langue française, et les Acadiens avec eux, aiment mieux s'amuser que travailler, répugnent à s'instruire, boude le progrès et ne se soucient pas d'avancement. Cela dans le passé, le présent aussi.

Quand les Anglais de 1755 déportèrent les Acadiens aux quatre coins du continent, ils s'empresrent de les dire paresseux, ce qui ne les empêcha point de s'emparer de leurs terres, de leurs bestiaux, de leur argent. Ce n'est pas d'hier qu'on décrète curage le chien qu'on veut noyer. L'accusation de paresse, d'indolence, d'ignorance, était aussi commode qu'en Acadie, dans le reste de la Nouvelle-France. Aussi l'on ne se priva point de l'exploiter. Paresseux fort singuliers que les fondateurs, les premiers défricheurs, les coupeurs de bois, les hommes qui volaient à Portland et Boston en raquettes, ceux qui parcouraient l'Amérique en canots d'écorce, jusqu'à la Baie d'Hudson, la Louisiane, la côte du Pacifique!

Les arguments de M. Durand se présentent par centaines, qui confondent les détracteurs. Il les tient de multiples témoins appelés de partout à la barre, même chez les Anglais d'autrefois. Les voyageurs anglais ou américains de 1800, 1820, 1840, qui laissèrent des mémoires ou de moindres écrits, déposent pour ou contre nos ancêtres, pour le plus souvent, et à l'occasion contre les leurs. L'auteur poursuit ses recherches dans une vingtaine de bibliothèques, lut et annota des centaines de documents, des milliers plutôt, en tira les éléments de sa preuve, comme on dit au palais. En marge, en cours de route, sur le moindre paragraphe et parfois sans aucun, il s'abandonne à des digressions historiques, des à-côté originaux, des rappels de choses inconnues ou depuis longtemps oubliées, qui éclairent d'une nouvelle lumière des aspects obscurs du passé. On lira, par exemple, avec avidité, ce qu'il sut recueillir sur les fameuses tourtes d'autrefois, ces oiseaux si disparus aujourd'hui qu'il n'en survit pas un spécimen. Il va sans dire que les Trois-Rivières ont la forte part dans les préoccupations de l'auteur, ce qui n'étonne point et ne choque pas non plus. La petite histoire de la région est d'ailleurs parmi les plus riches. Le livre de M. Durand est de ceux qu'on lit, que l'on tient à conserver, que l'on doit prêter le moins possible, parce qu'il ne reviendrait pas à son propriétaire.

L'ILLETTE.

(1) Edition du Bien public, Trois-Rivières.

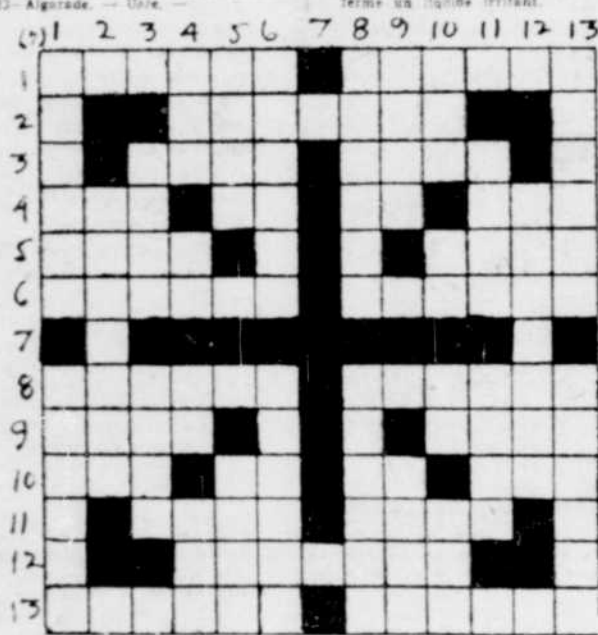
Mots croisés de "LA TRIBUNE"

HORIZONTALEMENT

- 1-Puisque appelé aussi tranchoir. — Brahmane arabe.
- 2-Petites tâches pleurées de la peau.
- 3-Courte organique. — Compartiment d'un meuble.
- 4-Adj. peu. — Du verbe être. — Cont. — Centre du cube.
- 5-Longue partie par les locas. — Prisé.
- 6-Mammifère dépourvu de dents. — Cheville conique de bois.
- 7.
- 8-Où il entre de l'antimoine. — Genre d'ornementation.
- 9-Equipage au valon. — Rivière de Bonfave.
- 10-Mesure algérienne. — Couj. — Nomenclature public. — Adverbe.
- 11-Ville d'Italie. — Palmier d'Espagne et d'Arabie.
- 12-Libris du littoral méditerranéen.
- 13-Alginate. — Uste.

VERTICALEMENT

- 1-Corps de troupes ottoman. — Pelles creuses.
- 2-Rat musqué.
- 3-Très petite quantité. — Titre de certains souverains musulmans.
- 4-Ce qui permet de comprendre un problème. — Année. — Symbole chimique. — Bruit.
- 5-Pron. pers. — Anni. L'œuvre, dont la fête est le 1er décembre.
- 6-Privé de part en part. — Coupure.
- 7.
- 8-Nom vulgaire de la variol. — Exhaler.
- 9-Mère d'Ismaël. — Production littéraire.
- 10-Adj. peu. — Pron. dem. — Adj. dem. — Assortie.
- 11-Liste, table. — Nom des rues galloises.
- 12-Ajouter.
- 13-Chœur des anges. — Utilisées courvées de pulvé ont le caractère un liquide irritant.



1 HONGROIS PLAN
 2 SOLUBLE LIANT
 3 TANNIN OSEIL
 4 GRT BENA CENS
 5 LERE ST VER
 6 COTTE ST LUM
 7 NEPREYENASTI
 8 TOES TRUANDES
 9 LERES
 10 PANA HAISRE
 11 AVON UNELLE
 12 REYATE ENTIER
 13 RUSSULF RCVUE

(Solution du dernier problème)

En 1738, Sir William Johnson, un baronnet de 23 ans, arriva dans la vallée des Mohawks où il ouvrit un magasin pour commercer avec les Indiens dont il apprit la langue. Il fut nommé Surintendant des Affaires Indiennes de toute l'Amérique du Nord. De son fort et, plus tard, de sa résidence de Johnson Hall, Sir William contrôla les relations de la Grande-Bretagne avec les Indiens de la Caroline du Nord et les tribus de l'Ohio.

Nous sommes trop portés à croire que les créations techniques sont aussitôt forcées et adoptées. C'est oublier la puissance de l'habitude, c'est aussi oublier que les progrès réalisés dans un certain sens font souvent négliger les autres voies déjà ouvertes. Ainsi, en 1849, un jardinier de Boulogne-sur-Mer, Joseph Monnier, fabricant de kiosques et bancs de jardins, a inventé le béton armé. L'année suivante, une maison en béton armé fut édifiée à Saint-Denis et ce fut tout. Il faudra attendre soixante ans pour que ce procédé, perfectionné au point, entre en usage.

★ ★ ★ LA FEMME A SON FOYER ★ ★ ★

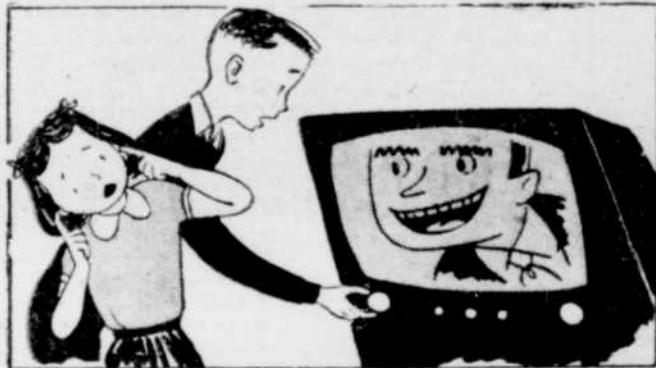
L'art de savoir parler

"Elle a déjà une belle personnalité!" Cette réflexion, vous l'avez déjà entendue par des adolescentes qui s'émerveillaient de l'aisance de leurs compagnes de classe ou de leurs jeunes tantes ou cousines. Et ce qu'elles admiraient chez ces compagnes, c'était précisément leur art de la conversation à un âge où une foule de gamines en sont encore à balbutier lorsqu'elles sont en groupe ou mêlées à une réunion quelconque.

C'est que l'art de savoir causer est très important, car il révèle presque infailliblement aux autres ce que nous sommes réellement. C'est pourquoi il est fortement conseillé aux jeunes qui ambitionnent d'être populaires et désirées en société, d'apprendre à parler convenablement. Un professeur américain, M. C. Van Ripper, bien connu pour ses cours sur la conversation au Western Michigan College, a publié récemment une série de conseils qui ne manquent pas d'être infiniment précieux. Ces conseils ont paru dans un petit livre intitulé: "Vous pouvez parler beaucoup mieux" ("You can talk much better") et sont précédés d'un "quiz" fort intéressant où l'on trouve quelques-unes des questions suivantes: Parlez-vous trop? Avez-vous une voix agréable? Riez-vous nerveusement?

Dans son livre, le professeur Ripper s'adresse aussi aux timides, ceux-là qui n'osent jamais entamer une conversation d'eux-mêmes ni s. mêler à celle des autres. A ceux-là qui demeurent en arrière parce qu'ils n'imaginent n'avoir rien à dire, il suggère de "plonger" dans la conversation comme ils le feraient dans une piscine d'eau glacée. Au bout de quelques minutes, celle-ci semblera beaucoup moins froide qu'à l'heure du plongeon! M. Ripper conseille encore aux timides de se parler tout seuls, et à haute voix. Il n'y a pas de meilleur entraînement, selon lui, pour donner l'habitude de la conversation.

Par ailleurs, il conseille également à ses lecteurs de ne pas verser dans un excès contraire en parlant inlassablement et pas toujours à propos. Il est aussi mauvais d'en dire trop que pas assez. Il ne faut pas oublier qu'il est sage de se taire parfois et de laisser aux autres la chance de s'exprimer à leur tour. Il conseille aussi de s'entraîner à avoir un timbre agréable, car rien n'est plus choquant que la voix souvent criante de certains de nos interlocuteurs. Enfin, il suggère aux "parleurs", surtout en public, de ne pas s'exprimer à trop vive al-



Une foule de gens sont dotés d'une voix irritante: C'est pourquoi, il est sage de cultiver les qualités qui favorisent la musicalité du timbre et le rendent infiniment agréable pour les autres.

quand vous parlez? Aimez-vous avoir toujours la parole? Pouvez-vous argumenter sans vous fâcher? Commencez-vous une conversation facilement? Parlez-vous trop fort? Laissez-vous aux autres la chance de dire un mot de temps en temps?

lure, mais de prendre le temps de faire une pause de temps à autre, de prononcer les dernières syllabes des mots et des phrases, bref d'imiter les habitudes vocales des gens dont la conversation nous enchante et nous fait envie depuis toujours.



Pour acquérir de la confiance en soi, rien de mieux que de prendre part aux pièces dramatiques. C'est là une occasion merveilleuse de triompher de sa gêne et de sa timidité en forçant à penser à soi le moins possible.

Le nettoyage des tapis

Les méthodes de nos grand-mères sont souvent les meilleures. Mais pas dans le nettoyage des tapis, selon les spécialistes en la matière. Ainsi, la vieille méthode d'employer de l'ammoniaque pour enlever les souillures et de soumettre les tapis à un battage en règle ne serait pas recommandable.

Ces mêmes experts déconseillent de recouvrir de tapis à trame caoutchoutée, les planchers réchauffés par la chaleur rayonnante car

la chaleur altère le caoutchouc. Par ailleurs, les tapis de coton bouclé peuvent être nettoyés par les gens de métier, mais les ménagères ne devraient pas les laisser devenir trop sales. Le rétrécissement est dû à la composition du tapis plutôt qu'à la méthode de nettoyage; il va sans dire que plus le fil est serré et plus le tissage est bien fait, moins le tapis est susceptible de se souiller.

Quant aux mélanges synthétiques utilisés dans la fabrication des tapis et des draperies, ils sont trop récents pour qu'on puisse en évaluer l'usure et les propriétés.

La mode nouvelle et vous...

Une foule de filles d'Eve croient qu'une véritable élégance consiste à suivre aveuglément tous les décrets de la mode capricieuse et tant s'en faut qu'elles ne s'attachent à ce qu'elles aiment. Elles ont tort. Cet automne et cet hiver, les Canadiennes de chez nous ne peuvent toutes sans distinction se rendre aux exigences préconisées par les grands maîtres de la couture parisienne. Elles risqueraient en agissant ainsi des fautes de ligne-élégance. Pour celles qui auraient envie de faire un petit examen de conscience très opportun à ce sujet, voici quelques conseils qui nous semblent bien pratiques.

Si vous êtes par exemple assez grande, mince sans être maigre et surtout si vous avez les hanches fines, vous aimerez la ligne tunique esquissée au printemps dernier par Balenciaga et très en vogue cet automne. C'est une ligne,

qui fait "habillée" et qui ne peut être adoptée que pour l'après-midi ou le soir. Vous choisirez donc soit un lainage sec, sécheresse que vous atténuez avec une discrète garniture de velours (col, boutons) ou par un collier, un clip ou quelque autre bijou vrai ou de fantaisie. Le jersey, un jersey, à la fois souple et indéformable, convient également pour ces ensembles.

Pour le soir, si vous voulez être très élégante, adoptez le jersey lamé. Beaucoup de manteaux sont 3/4 ou 7/8; pour accompagner votre robe tunique, cette formule est parfaite, car la jupe étroite est indispensable pour éviter un raccourcissement de la silhouette. Vous choisirez pour ces manteaux des arrachés, mohair mélangés shetland, pour la ville; pour le soir, certains velours, des soies lourdes ou d'épais jerseys façonnés, réchauffés de fourrure.

Pour les silhouettes de mannequins

La ligne tunique, si vous avez une silhouette longue vous donnera une silhouette infiniment distinguée, mais peut-être un peu femme fatale; si vous êtes, avec les mêmes mesures, du type "nerveuse" et très vivante, préférez la li-

gne "téléscope" de J. Heim, ligne allongée mais mouvante par l'ampleur plus ou moins modérée aménagée dans le bas de la jupe. C'est une évolution assagie, semble-t-il de la ligne trompette de ces dernières saisons.

Interprétations pour femmes "bien en chair"

Mais le nombre de femmes, petites et grassouillettes est au moins égal, sinon sensiblement supérieur à celui des femmes très minces. Elles trouveront, en s'inspirant de Dior, de Balmain, de Fath et de plusieurs autres, une formule heureuse pour se mettre en valeur.

La ligne "Y" de Dior, qui peut être interprétée différemment, leur développera légèrement les épaules, affinant taille et hanches. On escamotera ces dernières au besoin par une ampleur douce prise à partir de la taille. C'est une ligne très sobre et distinguée, mais

que des astuces de coupe rendent assez difficile à monter.

Si vous adoptez cette ligne et si vous redoutez une exécution imparfaite, choisissez de préférence des tissus assez souples, qui ont peut-être un peu moins de "classe" pour les formes simples, mais qui ont également l'avantage de transformer un drap de coupe en un pli ou drapé plus mobile et moins apparent.

Choisissez pour vos manteaux des formes droites ou légèrement évasées et de même longueur que la jupe.

Sur votre table

PAIN DE SAUMON AU CARI

Vous n'avez probablement jamais préparé un pain de saumon aussi simple. La sauce peu épicée, d'inspiration orientale, associe la pomme et l'oignon au cari pour mettre délicieusement en valeur la riche saveur du saumon.

- 2 c. à table de beurre
- 2 pommes, finement tranchées
- 2 oignons, finement tranchés
- 1 tasse d'eau

- 1 cube de bouillon de poulet
- 1 c. à table de poudre de cari
- 1 boîte de saumon d'une lb. (ou 2 d'environ 7 onces)

Faire sauter les pommes et les oignons au beurre dans une lourde casserole jusqu'à ce que le tout soit doré, mais non brun. Ajouter l'eau et le cube de bouillon. Chauffer jusqu'à dissolution du cube. Délayer la poudre de cari dans un peu d'eau chaude et l'incorporer au mélange de bouillon. Saler et poivrer au goût. Laisser mijoter au moins une demi-heure. Épaissir légèrement, au besoin, avec environ 2 cuillerées à thé de farine délayée en pâte à l'eau froide. Retirer le saumon de la boîte. Ne pas jeter les arêtes ni l'huile. Elles renferment de précieux éléments nutritifs. Ecraser les arêtes à la fourchette et incorporer l'huile tout en formant le saumon en pain dans un plat qui va au four, peu profond et graissé. Environ 20 minutes avant de servir, verser la sauce sur le saumon et faire chauffer dans un four préalablement chauffé à 325 degrés F. (chaleur moyenne). Rendement: quatre portions.

POUDING "SURPRISE" AU CITRON

(4 services)

PREPARATION

- 1 tasse de lait
- 2/3 tasse de sucre
- 2 c. à table de farine
- 1 c. à table de beurre fondu
- 1/2 c. à thé de sel
- 2 jaunes d'œuf
- 2 blancs d'œuf
- 1 jus de citron
- Zeste

Mélanger le sucre, la farine et le sel. Battre les jaunes d'œufs légèrement, ajouter le lait, le jus de citron, le reste et le beurre fondu. Battre les blancs d'œufs pour qu'ils soient mousseux et incorporer dans le mélange au citron. Verser dans un plat beurré. Faire cuire dans un four à T° modérée (350°F) pendant 45 minutes.

Entretien des cols et poignets

Les cols et poignets blancs sont très populaires cet automne pour souligner la simplicité des robes classiques de ton: foncés. L'entretien de ces petits articles est assez simple, mais il requiert des soins constants.

Lavez cols et poignets blancs dans une eau chaude additionnée de bleu à laver. Rincez bien et amollissez si vous voulez qu'ils soient impeccables.

Pour enlever les taches que forme la charpie sur les surfaces de

bois, essayez la méthode suivante. Frottez les taches à l'aide de tripoli et d'huile de citron. Polissez ensuite avec un chiffon propre et de l'huile.

Trucs ménagers

De la graisse chaude a coulé sur votre table; recouvrez immédiatement de sel afin d'éviter qu'elle ne pénètre dans le bois.

Votre batterie de cuisine en cuivre restera brillante si vous la frottez avec un grand morceau de pomme de terre crue. Refaire ce procédé chaque semaine.

Pour éviter que la salle de bain se remplisse de vapeur, essayez ce

Vos cheveux



Quel que soit le style adopté pour votre coiffure, avez toujours soin de vouloir pour vos cheveux des reflets brillants et attrayants. Si la permanente les a abîmés un peu, recourez aux traitements à l'huile; si le soleil ou la teinture les a asséchés, faites-les uniformiser grâce aux shampoings magiques qui leur restitueront un lustre insoupçonné.

Vos ongles



Ayez toujours des ongles propres, bien taillés et bien vernis. Choisissez à cette fin un poli de qualité et d'une nuance seyant, assortie à celle de votre rouge à lèvres. Demandez aussi parfois l'avis d'une technicienne en beauté aux comptoirs des cosmétiques des pharmacies et des grands magasins.

Vos pieds



Si vous avez marché beaucoup, pour avoir fait du ménage ou des courses, vous redonnerez à vos pieds leur fraîcheur et leur ancienne résistance, en les faisant tremper dans un plat rempli de cubes de glace auxquels vous ajouterez quelques gouttes d'eau de toilette. Vous pouvez aussi les faire tremper dans l'eau additionnée d'un peu de gros sel. Rien de plus réconfortant pour les pieds.

Le bon remède

— Le docteur, à la mère de Jean, qui est enrhumé — Vous lui metrez un rigolo.
— Jean — C'est une bonne idée, maman; tu feras venir mon camarade Lucien, il est si drôle!

● DU CHIC POUR TOUTES ●

Le règne du feutre



Cette cloche de feutre melusine blanc sera tout à fait dans la note dans le climat de l'hiver qui vient. Il aura surtout les avantages de la voyageuse qui se trouve à la fois confortable et facile à glisser dans le coin d'une valise. Un touché de velours sombre ajoute à son côté classique.

Grâce à lui,
les têtes
sont
confortables



Un autre modèle de chapeau qui laisse deviner le confort pour les jours froids. Il ne manque pas de féminité non plus en raison de sa nuance de taupe et de la broderie fantaisiste qui souligne la rainure. Pour éclaircir un costume sombre, rien de mieux que ce chapeau dont le chaud éclat de bleu se retrouve dans l'écharpe gracieusement nouée à l'encolure.



Un ravissant beret de feutre-velour noir s'orne d'une aigrette pour les heures habillées et donne une coiffure d'une exquise féminité.



Un coquet pill-box de feutre velours et de soie peut-être coiffé droit sur la tête comme c'est le cas ici, ou encore incliné sur l'un des côtés. Il est de couleur or et s'orne d'une moule également dorée. On le suggère pour éclaircir le brun ou le noir qui sont les grands favoris cette saison.



Le feutre melusine se retrouve à droite, dans cette cloche finalement voyante et dont le bord découpé s'orne de grosses têtes de choux nacrées. L'élégante conservatrice a choisi du blanc neige pour ce feutre qu'elle se propose de coiffer dans une foule d'occasions.

Obtenez une ceinture nettoyable

N'est-ce pas un fait que sur dix ceintures de robes pour dames, il y en a neuf qui ne résistent pas au nettoyage à sec. Pourtant vous vous attendez que le contraire soit la vérité.

Il en résulte donc que lorsque le temps est venu d'envoyer votre robe chez le nettoyeur, vous décidez de passer la ceinture espérant qu'elle s'appareillera à la robe une fois nettoyée, ou vous prenez le risque du nettoyage. Et les chances sont contre la cliente, dit l'Institut canadien des recherches des maladies et nettoyables après main-

tenues épreuves sur un grand nombre de ceintures pour enfin constater la résistance qu'elles ont au nettoyage à sec.

Le problème provient non pas de la manière de procéder au nettoyage à sec mais plutôt de la qualité des ceintures. Par exemple, un revers de ceinture en coton, cuir artificiel ou papier, se désagrègera au dissolvant-nettoyeur. Et même le revers de quelques ceintures en boucles peut avoir été enduit de colle ou d'une matière adhésive qui se dissout. D'autres ceintures ont une doublure inter-

médiaire caoutchoutée qui se dissout au dissolvant et tache le tissu extérieur de la ceinture. Les garnitures en verre ou en métal sont aussi des cauchemars car souvent elles s'abîment par la douce action mécanique du nettoyage à sec.

Il semble que les canadiennes sont peu soucieuses, soit par indifférence ou manque de connaissance mais, puisque la situation ne peut s'améliorer en un jour, il serait donc beaucoup plus facile d'acheter des ceintures qui supporteront le nettoyage à sec. Prenez donc la résolution la prochaine fois que vous achèterez une robe, d'insister pour obtenir une ceinture nettoyable.

Le tweed dans la mode

La vogue du tweed n'a pas manqué de s'étendre même aux chaussures cette année. Pour l'automne, les manufacturiers présentent un assortiment d'escarpins donnant à ces chaussures l'apparence du tweed.

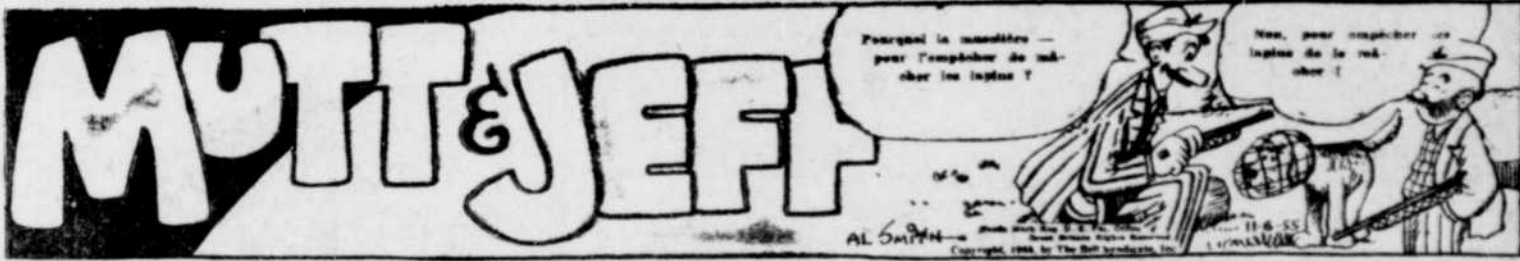
Cette allure sportive se traduit soit un autre forme dans nombre de modèles de cuir beige dont la finition est assurée par des coutures contrastantes.

Par ailleurs, le tweed a envahi les modes du soir. Un ensemble montré récemment dans une col-

lection italienne consistait en un grand manteau de tweed double de soie et posé sur une robe habillée dont le tissu répétait la doublure.

Votre beauté

Les femmes savent depuis longtemps que l'alimentation est en relation très étroite avec l'éclat du teint. C'est ainsi qu'en ajoutant une pinte de lait au régime quotidien d'un groupe d'adolescentes, on s'est aperçu que leur teint était devenu plus clair et plus frais. Souvenez-vous que les aliments à forte teneur de vitamines et de minéraux sont essentiels non seulement à la bonne santé de votre organisme mais aussi à celle de votre teint.



Il est humain de se tromper et Jeff est plus humain que les humains!



Capitaine
ROGER
BONTEMPS



Tarzan

par EDGAR RICE BURROUGHS

L'homme singe fut surpris d'apprendre que Tawni n'avait aucune parenté arabe et qu'elle était en réalité Eleanor Blaine, la fille d'un officier de la Légion Étrangère.



Patrimement, avec dextérité, les prisonniers travaillèrent sur leurs liens. A la nuit tombée ils étaient libres - -



Et juste à temps, un cri perçant de terreur se répandit à travers le village !



Les deux hommes coururent jusqu'à la tente de Tawni et ils trouvèrent la jeune fille aux prises avec un garde brutal.



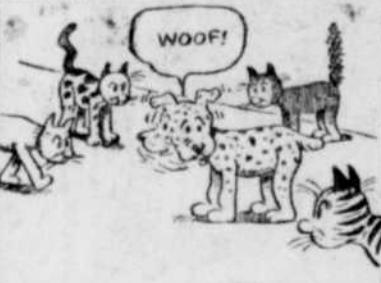
Tarzan s'élança dans la tente et d'un élan furieux écrasa l'homme sur le sol.



Puis les fugitifs pleins d'espoir sortirent de la tente, mais une horde d'arabes était en alerte. Tarzan et Maxwell étaient traqués !

© 1955, Edgar Rice Burroughs, Inc. - The King of the Jungle. Distrib. by United Feature Syndicate, Inc.

LE CHAT DE CICERON Est-ce que les chiens sont plus fins que les chats ? Celui-ci l'est !



HEUREUSE SEMAINE NATIONALE DU CHAT

11-6-55 AL SMITH

Copyright, 1955, by The Bell Syndicate, Inc.

JEAN LAVENTURE

KEATS PETRÉE

La marée est la cause de choses bien étranges, n'est-ce pas Jean ?

Oui Billy. Une des plus étranges sont les raz-de-marée.



Les raz de marée ?

C'est ainsi qu'on appelle la marée qui entre dans une rivière précipitamment !



L'intensité des raz de marée varie avec les saisons et la lune.

Qu'est-ce qui sauve ces gens qui vivent sur les bords de ces rivières ?



Il savent comment les attendre. D'un autre côté, les raz de marée peuvent être entendus environ une demi-heure avant leur arrivée.



Les raz de marée sont ordinairement causés par des bancs de sable à l'embouchure des rivières qui retiennent la marée jusqu'à ce qu'elle devienne une unique grosse vague.



Un des plus raz de marée se produit sur la rivière Tsientang. Celui-ci est un mur d'eau de huit à quinze pieds de hauteur et quelquefois, jusqu'à vingt-cinq pieds au printemps.

Et les raz de marée de l'Amazone remontent le courant sur une distance jusqu'à cent milles.



J'aimerais que certains de mes amis soient des raz de marée pour remonter l'Amazone jusqu'à cent milles.

JOS. BRAS-de-FER

par René FISHER



Conduis-nous à l'hôtel.

Bien.



Qu'est-ce qui t'as pris de courir après ce combat... Jos n'a jamais fait ça... et tu ne peux pas.

Je regrette. Le Noueux... j'étais bouleversé... c'étaient des amis de la maison et...



... et donne-moi une dépression nerveuse... et c'est pire parce que tu as tombé dans le piège de Breen en acceptant de le battre...

Le Noueux c'est seulement une émission locale.



Quais... et elle va être retrasmise... nous devons éviter les questions! nous allons changer nos plans... et disparaître!

On pourrait retourner chez nous, à la ferme de mon père.



Nous prenons l'avion pour Chicago plutôt que l'autre... de là, nous prendrons le train pour Wilkesbarré.

Bien. Tu es un bon diable. La-bas, personne ne nous questionnera.



Personne n'était à l'aéroport de Chicago... jusqu'ici, tout va bien. Ecoute maintenant... je vais te donner un conseil.

Vas-y, mon oncle. Tu es le plus intelligent... même pas un seul journaliste en vue.



Mon Dieu, quelle surprise... nous ne t'attendions pas, mon enfant!

Bonjour, maman, papa, Rosette. Bonjour, mon oncle.



Maman, quel bon souper.

Je suis contente que tu aimes ça, cher.

Maman, Bras-de-Fer nous sommes fatigués... nous allons coucher, maintenant nous parlerons de tout cela demain.



Qu'est-ce que c'est!!

Quel tapage Le Noueux.



Hé, les garçons... ils ont besoin de sommeil... vous nous avez tous réveillés.

Allons. Le Noueux Etienne se battra-t-il contre Breen?





LES BELUPOONS

by CARL GRUBERT

Il n'est que six heures mais je me sens si bien, je crois que vais me lever et commencer mon petit train!

Qu'est-ce que ça veut dire? Je suis bien éveillé!

Est-tu fou? C'est dimanche matin!

Ah! lève-toi, chérie! Viens voir le beau lever de soleil!

Ne me touche pas ou je te mords le bras!

Oh! je suis sûr qu'elle ne blague pas!

Pati Jacqueline, es-tu éveillée?

NON!

Bien! Je peux toujours compter sur mon petit gars!

He, Jacquot! Veux-tu te lever et venir voir le magnifique lever de soleil?

Allez-vous en!

Hum! Vous êtes mieux de faire attention à qui vous parlez, ici, le matin!

La radio ne peut me gronder... je vais prendre la température...

FERME LA RADIO

Z Z

11-6

CAVALIER ROUGE

by FRED HARMAN

Plusieurs vieux garçons deviennent romanesques à l'âge de l'oncle Fulgence, Duchesse!

Lui être allé voir Suzanne

C'est insensé! Il ne sait pas ce que la romance signifie! Il veut un chez-lui et quelqu'un pour reprendre ses bas!

Qui sait... j'aurais peut-être une nouvelle tante, mais ne soyez pas jalouse Duchesse

Je vais te montrer à courtiser ma femme... sorte de vieux Romeo à barbe grise!

Après trente ans, comment pouvais-je savoir qu'elle avait épousé une vieille pinte à lait comme vous?

L'oncle de Cavalier Rouge rend visite à une ancienne amie lorsque le dangereux Bill arrive...

Je n'en voudrais plus maintenant, même sur un plat d'or bordé d'argent!

C'est une grave insulte Fulgence, et j'exige réparation!

Allons à la grange et tirons-nous comme nous le faisons avant!

J'ai un sac de munitions de cache-là... comme toujours!

Shériff... venez vite! Bill et Fulgence sont fâchés et vont se tuer!

Arrosez-les d'eau froide d'ici mon arrivée, Suzanne!

Je suis venu aussi vite que j'ai pu, Suzanne! Ont-ils commencé à tirer?

Non, shériff, mais ils sont en arrière de la grange! Et tout cela à cause de moi!

C'est ton premier coup et tu l'as manqué!

Tais-toi, Fulgence! Tu me fais tromper!

11-6

DICK TRACY



Ca va, Oodles. J'ai brûlé les négatifs. J'ai entendu le pied plat demander à notre fille photographe si elle avait jamais pris un gros type — j'ai arrangé les choses pour vous, petit.



Bien garçon, bien joué "Sepas" ! Comment est votre ragout ?



Il n'y en a pas de meilleur ! Je vous en enverrai un gallon tous les jours et je le mettrai sur votre note.



Ecoute, idiot. Quand un pied plat commence à se poser des questions, dis-lui de disparaître.

Mais, "Sepas" une fille ne peut pas dire ça à un policier.



CEPENDANT
La photographie a bien coopéré. Elle a gardé les vieux négatifs elle — et elle nous a laissés regarder. Regardez ça, chef.

OHO ! C'est un obèse ! Et qui est avec lui ?



C'est Benny. Sam est en train d'en faire un agrandissement.

Oh, pas mal !



Tenez, Benny. Quelqu'un a laissé ce paquet pour vous. Ce doit être votre fête — on dirait un présent.

Vous êtes fort !



Rubans, papiers de soie — tout.

Je veux bien être — ! Ce doit être la vieille — je ne l'ai pas vue depuis des années.



Qu'est-ce que c'est ? En pensant à vous — avons-nous eu du plaisir le soir ou ça a été pris ?



Quoi, ce sale faux jeton de Godies ! Il les descend — et c'est moi qui paie — quoi, ce —

Oodles ?

Oui, Oodles.



Vérifiez le moniteur (*) des dossiers pour Oodles !

Ça a marché ! Nous savons de quoi il a l'air et nous connaissons son surnom.

L'article "à 95"

(Suite de la page XVI)

blanc, une chaise et, au fond, une bibliothèque dans laquelle, parmi les livres, furent trouvés, manuscrits, des romans ! Il y en avait trente-trois. Tous étaient signés d'un même pseudonyme. Tous, de cette écriture régulière et posée que tout de suite nous reconnûmes : celle d'Isidore Padechou ! Marguerite n'ignorait pas que son oncle se couchait toujours dès après le dîner et se levait avec les poules, alors que nul ne le voyait jamais apparaître avant sept heures du matin et, le dimanche, guêre avant midi. A quoi employait-il ses heures de loisir ? Que faisait-il dans sa petite chambre qui était pour lui sa tour d'ivoire ? A ce sujet, personne n'aurait pu se flatter d'avoir reçu ses confidences, pas même sa nièce. Et voici que tout à coup, après sa mort, nous l'apprenions : il écrivait des romans ! Qui se serait imaginé... Nous n'en revenions pas ! Nous trouvâmes également dans cet ordre parfait qui

caractérisait le méticuleux Isidore Padechou une correspondance et nous sûmes ainsi qu'avant terminé son premier roman — il y avait plus de vingt ans de cela ! — il l'avait envoyé à un éditeur et que celui-ci lui avait retourné, sans même l'avoir lu bien certainement, avec... ses... le regret. Et pourtant, Isidore Padechou n'avait pas abandonné la plume, il avait écrit d'autres romans, mais plus jamais il n'avait osé les proposer à un éditeur.

Je ne me faisais pas d'illusions. Que pouvaient valoir les œuvres d'un Isidore Padechou, de ce petit employé de commerce ? Sans doute, ce violon d'Ingres avait-il été chez lui une douce et innocente manie. Toutefois, en dépit de mon scepticisme, autant par acquies de conscience que par curiosité, je feuilletai rapidement le manuscrit du premier roman qui me tomba sous la main. Hein ?... Quoi ?... Etait-ce possible ?... Ne rêvais-je point ?... Et je lui avais passion, avec ravissement, avec enthousiasme tout ce que était sorti de la plume d'Isidore Padechou en qui je découvrais, sans pouvoir m'y tromper, l'un des plus grands écrivains du siècle : l'Écrivain inconnu !

Parce que reporter au "Quotidien illustré", il me fut né de voir des éditeurs et de passer avec l'un d'eux, au nom de ma femme, pour l'édition du premier roman, de ce roman qui, vingt ans plus tôt, avait été dédaigneusement refusé, un contrat en bonne et due forme.

Que vous dirai-je de plus ? Vous savez quel immense succès a remporté "Le Cœur des Gueux", de Pierre Mystère, succès que ne devaient pas démentir les autres, tous les autres chefs-d'œuvre de cet auteur, bien au contraire !

Eh bien ! Pierre Mystère est le pseudonyme qu'avait adopté Isidore Padechou qui eût connu la richesse et la célébrité si son incurable timidité ne l'avait pas condamné à végéter misérablement, alors qu'il n'avait jamais eu, très posthume. Mais comme il aurait été heureux de savoir que ses romans ont fait de Marguerite Després, sa nièce que tant il aime et... qu'il me donna, une millionnaire !

Ah ! j'oubliais... Isidore Padechou, vendeur au rayon de l'article à 95 du Grand Bazar, était licencié es lettres...

Le Bureau de Poste le plus original qu'on puisse rencontrer sur notre planète est à reconstruire sur celui qu'utilisent, depuis quelques années, les navires qui traversent le détroit de Magellan, entre la Terre de Feu et l'extrême pointe sud de l'Argentine. Ce Bureau de Poste se réduisant à un vulgaire tonneau métallique est attaché, au moyen d'une chaîne à un rocher ; chaque bateau qui passe envoie une embarcation : on prend les lettres qui y sont

déposées par les habitants de l'"Hinterland" et l'on y dépose celles qui leur sont destinées. Ce Bureau de Poste est placé sous la protection de tous les pays, et l'on n'a jamais eu à déplorer aucune violation du secret de la correspondance.

L'oiseau le plus célèbre au monde, comme symbole, est, sans contredit, l'aigle américain que l'on voit sur toute la monnaie du pays de même que sur le sceau du Gouver-

nement. C'est le 20 juin 1782 que cet oiseau de proie fut choisi comme symbole des Etats-Unis, et cela malgré l'opposition violente de Benjamin Franklin qui affirmait que l'aigle chauve, paresseux, gourmand et cruel, ne devait pas être le symbole de son peuple.

"Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire". Fénélon.

Mis au point par un inventeur français, le Monoski glisse à volonté sur les champs de neige et sur les prés humides... tout à la fois du ski et de la bicyclette ; il est léger et pliant. Au départ, l'appareil est manœuvré à la façon d'une patinette ; puis les deux pieds placés l'un derrière l'autre dans des courroies, il est dirigé comme une bicyclette. Coûteux sur cette dernière, le freinage est possible en tirant sur le manche, ce qui a pour effet de faire pénétrer la partie arrière du

ski dans le sol. Une certaine vitesse étant acquise, il est même permis de sauter, en portant le corps en avant.

"Accusé, disait un président comment pouvez-vous nier que vous avez volé cette montre ?

Plus de dix personnes vous ont vu !" — "Mon président, si vous pouvez me citer dix personnes qui m'ont vu, je pourrais en citer dix mille qui ne m'ont pas vu".

LES ENFANTS DES CANTONS

Mon cher Jacquot,

Il faut sans cesse chercher à améliorer son caractère. On te l'a souvent répété quand tu étais plus jeune, et maintenant tu es assez vieux pour constater que ceux qui ne veulent pas s'appliquer à corriger leurs défauts et leurs mauvaises habitudes doivent traîner toute leur vie ce qu'on appelle un sale caractère.

Est-il tellement indispensable de devenir meilleur? Pourquoi ne pas continuer à nous comporter toujours de la même façon? C'est parce que la réforme de soi rend la vie plus facile avec soi-même, et nos relations plus faciles, plus agréables, avec notre prochain.

Ce n'est pas toujours facile, même à ton âge, de s'entendre avec ceux qui nous entourent. Tes professeurs, tes compagnons, tes petits frères ont quelquefois raisons de se plaindre de toi. C'est parce que tu n'es pas parfait. Ça te surprend que je te dise cela? Tu as bien envie de me répondre que les autres ne sont pas meilleurs que toi. J'en conviens bien et c'est pourquoi je voudrais que tu t'applique à conserver une belle humeur malgré les contrariétés, les déconvenues, les difficultés que tu devras subir comme tout le monde. Elles doivent se faire sentir moins vivement chez les gens qui ont un beau caractère puisqu'elles passent sans laisser paraître de traces sur leur visage.

Celui qui ne fait pas d'efforts pour améliorer son caractère a souvent raison d'être mécontent de lui-même. Il éprouve du dégoût et ressent la désapprobation de ceux qui l'entourent. C'est à peu près la même chose que tu dois éprouver quand tu arraches une faveur ou que tu obtiens une permission de tes parents par ton insistance déraisonnable ou ton humeur maussade. Heureusement que cela n'arrive pas souvent. Un petit garçon qui a bon caractère n'insiste pas, ne bougonne pas quand ses parents lui refusent quelque chose. Il se conforme à leurs décisions, sans répliquer. C'est par là qu'il te faut commencer, si tu veux, plus tard, avoir la faculté de t'accommoder de toutes les circonstances et de te résigner à ce qui est inévitable.

Que de constatations désagréables tu pourras s'éviter si tu commences dès maintenant à te perfectionner en te corrigeant de certaines petites manies désagréables, et en te débarrassant de certaines habitudes qui sont peut-être inoffensives au point de vue moral, mais qui peuvent quand même constituer un sérieux obstacle à ta réussite future.

Je veux te donner l'exemple de mauvaises habitudes qui ne sont pas immorales mais qui peuvent rendre les relations avec les autres tellement plus difficiles. Les mauvais perdants, ceux qui n'ont pas le courage de donner la main à l'adversaire, les entêtés qui ne peuvent jamais prendre un "NON" pour une réponse définitive; les plaignards, qui s'imaginent être toujours traités de façon injuste; les prétentieux et les fats qui ont toujours raison, et tous les autres qui ne sont jamais contents.

Un beau caractère ne se reçoit pas en cadeau; il faut travailler pour l'acquérir.

TANTE JEANNE

Pas de drogue!

Un peintre cause avec un modèle, un vieux Napolitain affectivement malpropre.

— Alors, lui dit l'artiste, depuis que vous êtes à Paris, vous n'avez jamais eu l'idée de prendre un bain?

— Oh! reprend fièrement le bonhomme, j'ai une santé excellente. Je n'ai jamais eu besoin de me droguer.

Pour de soi

Olive — Moi, je n'ai jamais eu peur de ma vie!

Marius — Eh bien! moi j'ai tremblé une seule fois. Je voyais devant moi un homme à l'air si brave, même si terrible, que j'ai eu peur...

Olive — Poltron!

Marius — Têlé j'étais devant un miroir...

Conte

Il était une fois un petit agneau qui ne voulait jamais faire ce que faisaient les autres bêtes du troupeau. Pendant que les moutons brouaient, il allait se promener. Sa mère, une grosse brebis brune, se désespérait, car son petit agneau était très maigre.

— Jamais tu ne deviendras grand, disait-elle.

Ce à quoi le petit agneau répondait qu'il aurait bien le temps d'engraisser pendant l'hiver. Pour l'instant, il lui fallait explorer le monde: la rivière, les bois, les prés, tout l'enchantait et partout il se faisait des amis.

Un jour, il se décida de grimper sur la montagne. La grosse brebis se fâcha: la montagne était très haute, pour arriver au sommet, il fallait traverser une grande forêt et dans cette forêt, les moutons racontaient que vivaient des loups. Le petit agneau se mit à rire: il n'avait peur de rien, lui, et un après-midi où il faisait très chaud, alors que le troupeau, accablé par la chaleur, sommeillait, notre agneau doucement s'éloigna. Personne n'avait remarqué son départ. Sa mère dormait.

Lorsqu'elle se réveilla, elle chercha son fils: il était déjà loin. Elle essaya bien de partir à son tour vers la montagne, mais le berger l'aperçut et l'obligea à réintégrer le troupeau. Pauvre brebis! Elle était très inquiète. Le petit agneau, par contre, était très content. Il y avait des plantes qui sentaient si bon sur la montagne et des fleurs de toutes les couleurs. Il y avait aussi des fraises et l'agneau en croqua deux ou trois au passage. Bientôt il atteignit la forêt: comme c'était bon de se reposer à l'ombre, l'agneau était fatigué. Il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, il faisait nuit. Br! La forêt n'était pas aussi accueillante que pendant le jour. On entendait des chuchotements, des bruits d'ailes, des cris. Serait-ce le loup? Comment sortir de là? pensait le petit agneau qui regrettait son escapade. Il avait perdu son chemin.

Il décida de marcher droit devant lui. A peine avait-il fait quelques pas, qu'une masse noire bondit d'un fourré. Cette fois, c'était le loup! L'agneau se mit à trembler. Il n'avait pas du tout envie d'être dévoré. Le loup le reniflait, tâta son dos et ses pattes.

— Tu es bien maigre, déclara-t-il. A quoi pense le berger de te nourrir aussi mal?

— Je suis maigre, déclara l'agneau malin, mais j'ai un père gros et gras. Si tu voulais m'accompagner, tu pourrais me manger à ma place. Et j'ai aussi des sœurs, ajouta-t-il.

Le loup se léchait les babines.

Un agneau, c'était bien, trois ou quatre, c'était encore mieux.

— Ça va, trancha le loup. Montre-moi le chemin.

L'agneau commença à descendre. Le loup le suivait. Arrivé au bas de la montagne, le petit agneau trouva facilement le chemin de la ferme.

— C'est là, dit-il, au loup qui commençait à s'impatienter.

Mais en arrivant devant la porte de la bergerie, il se mit à bêler, bêler.

Le chien se dormait que d'un oeil. Il l'entendit, accourut. Le loup devant ce vacarme prit peur. Il s'enfuit. Le chien bondit à sa poursuite. Le berger accourut à son tour, un fusil à la main. Il fut par attraper le loup et le tuer.

Et depuis ce jour, le petit agneau est devenu célèbre. A dix lieues à la ronde, on raconte qu'il a su non seulement échapper au loup, mais encore à le faire abattre. Vous devinez sa fierté!

Le comble de la confiance

Marguerite, une demoiselle très grave qui a sept ans depuis deux jours, est absédée par un pauvre qui lui demande l'aumône. Marguerite s'arrête, prend son porte-monnaie, mais malgré tous ses efforts, elle se peut l'ouvrir.

— Tenez, dit-elle au malheureux, ouvrez-le vous-même et prenez-y cinq sous.

Le pauvre, surpris, ouvre le porte-monnaie, en retire une pièce de cinq sous et s'en va, tout heureux d'avoir trouvé, sans le chercher le comble de la confiance.

Une bonne action

Richard Corwick était un original. C'était un homme d'une quarantaine d'années, qui avait passé sa première jeunesse en Extrême-Orient et qui possédait une immense fortune, lui permettant de donner libre cours à toutes ses fantaisies.

Il aimait faire le bien, il faut le dire à son avantage; mais ses tendances à la philanthropie revêtaient un caractère un peu spécial qui les amoindrait en fait. A chaque service rendu, à chaque secours apporté, à chaque bonne action, il s'ingéniait à donner une publicité telle que le bénéficiaire ne pouvait manquer d'en être gêné, tandis que Richard Corwick, un sourire empreint d'un orgueil immense, se rengorgeait avantageusement sous le flot de compliments dont le gratifiaient ses connaissances.

— "Ce Richard Corwick est extraordinaire, disait-on, il passe son temps à soulager les misères..."

Mais à la longue, la réputation de cet homme fit le tour complet de Londres et bientôt il constata qu'on avait plus que de la répugnance à accepter son secours si peu discret.

De son séjour en Extrême-Orient, Richard Corwick avait gardé une passion pour les grands animaux sauvages qu'il avait eu maintes fois l'occasion d'observer en liberté à Malacca et à Bornéo. Aussi fréquentait-il assidûment les zoos et les ménageries ambulantes, histoire de se retremper dans ses vieux souvenirs.

Ce fut ainsi qu'un jour sa compagnie d'un ami il alla visiter la ménagerie d'un forain récemment installée dans un faubourg de Londres.

Il y avait là, parmi d'autres animaux, un ourang-outang énorme, installé tant bien que mal dans une cage qui était petite et sale.

Le forain le montra avec fierté aux deux visiteurs:

— "Voyez, Messieurs, dit-il, ce singe vient tout droit de Bornéo. En général, ils ne vivent pas sous nos latitudes trop froides mais chez moi, il est bien soigné. Regardez-le, ne trouvez-vous pas qu'il est intéressant?"

L'énorme singe était assis sur un tas de paille d'une propreté plus que douteuse. De temps à autre, il se grattait lentement de sa grosse main velue et il tressaillait nerveusement à la vue des deux visiteurs.

Son regard, presque humain, était triste et morne à faire pleurer. Sans doute se souvenait-il de son heureux séjour dans la brousse et chaque fois que passait un souffle de vent d'automne, il réprimait un trevailllement douloureux et ramenait ses mains sur sa poitrine, comme pour essayer de se réchauffer.

— "Cela fait peine à voir, dit à mi-voix le compagnon de Richard Corwick, regardez donc cette pauvre bête, vous qui en avez vues à Bornéo! Elle périt bientôt d'une façon absurde; ah! les hommes sont vraiment mauvais."

Richard Corwick eut un sourire bizarre.

— "Eh! l'ami, fit-il en s'adressant au forain, accepteriez-vous de me vendre cet orang?"

— "C'est que Monsieur, il vaut très, très cher..."

— "Le prix importe peu. Voulez-vous, oui ou non?"

Le forain se gratta la tête, puis soudain fixa un chiffre énorme astoriquement.

"Je voulais le dresser, expliqua-t-il d'un air embarrassé, il m'aurait fait gagner beaucoup d'argent..."

— "Cela suffit, coupa Richard Corwick, je revendrai demain avec des hommes et une cage. Je vous paierai aussitôt en possession de la bête..."

— "Les deux visiteurs s'en allèrent et le compagnon de M. Corwick demanda à celui-ci de lui expliquer..."

"Je veux le renvoyer à Bornéo, lui rendre sa liberté, répondit le bienfaiteur avec emphase, cela me fera le cœur de le voir ainsi!"

— "Ah! M. Corwick, vous êtes un homme extraordinaire!"

Le lendemain, Richard Corwick arriva à la ménagerie, seul, avec des hommes portant une grande cage.

Mais avant d'en finir, il alla se poster en face de l'orang enfermé et le regarda longuement avec une satisfaction évidente.

— "Oui, murmura-t-il, tu re-

trouveras ta brousse natale, tu seras heureux, grâce à moi! malgré la somme folle que tu me coûtes, ma bonté est si grande que je le fais quand même!"

Ce fut alors qu'eut lieu le drame.

Le mauvais orang, agri par une longue captivité et de mauvais traitements, agacé par cette présence inattendue et ce discours, se mit à sautiller dans sa cage en grimaçant de colère. Et comme son bienfaiteur s'approchait encore, le singe cracha violemment en pleine figure.

— "Horreur! s'écria Richard Corwick, ah! la sale bête!..."

Le forain accourut.

— "Tout est rompu, prononça le philanthrope, gardez votre vieux macaque!"

Et il partit, tandis que le malheureux singe trempait de fureur. Mais à quelque temps de là, Richard Corwick se sentit poursuivi par le regard si triste du grand singe. Ce fut avec un petit pincement au cœur qu'il apprit incidemment sa mort et bientôt ses amis observèrent chez lui un changement notable.

Il ne parait plus et s'il lui arrivait de secourir une misère, d'autres que lui-même se chargeaient de l'apprendre aux hommes. Et je me suis laissé dire qu'il ne pouvait plus supporter la vue d'un singe...

La bonne soupe

"Josephine, je m'absente pendant deux heures pour aller faire des courses; tu seras bien raisonnable, et surtout tu surveilleras le bourgeois. — Tu peux compter sur moi, petite mère". Or, à peine Mlle Brossard fut-elle sortie que Josephine, laissant le bourgeois se débrouiller tout seul, descendit comme une flèche dans la cour de la maison où elle savait trouver des petites amies. On joua à chat perché pendant une heure, puis on parla de sauter à la corde. "Je vais chercher ma corde", fit Josephine en remontant. Or, elle constata que le bourgeois brûlait; le jus s'était desséché. "Bah! fit Josephine, le maj est réparable, ce n'est pas difficile de faire de la sauce, avec le broc d'eau". Quelle cuisinière pitoyable que cette Josephine! "Dépêche-toi! dépêche-toi! lui cria son amie Adèle... qu'est-ce que tu fais, là-haut? — Dame, je surveille le bourgeois. — Il faut mettre beaucoup de vin. — Le vin s'est évaporé, j'ai mis de l'eau. — Ce sera moins bon. — Tant pis, peut-être que maman ne s'en apercevra pas. Je descends, on a bien une heure à jouer encore, il ne faut pas perdre une minute".

Alors commença une partie délicate. Josephine ne pouvait pas plus au bourgeois qu'à son premier linge. Soudain, une odeur de roussi se répandit dans la cour. "Ah! mon Dieu, pourra que ce ne soit pas le bourgeois qui relâche!" s'écria Josephine. Et, se tournant vers Jojo, leur petit compagnon de jeux: "Monte donc à la cuisine, toi, si la sauce est tarie, tu fourniras le broc d'eau dans la marmite". A mauvaise explication, fâcheuse interprétation, comme dit le proverbe. Jojo, complaisant, grimpa l'escalier... se rendit compte en effet que la sauce était tarie et, obéissant avec une précision mathématique aux ordres de Josephine, il trouva le broc dans la marmite, alors que dans l'esprit de Josephine il ne s'agissait que du contenu de ce broc. Qu'on juge de la stupéfaction de Mme Brossard en rentrant. Ce qui restait de viande était complètement desséché sous le broc pour lequel on avait trouvé une place singulière. La ménagère, trempante de rage, appela sa fille. "Arrive ici, toi. — Dans cinq minutes et je suis à toi, maman. — Veux-tu remonter tout de suite... Qu'est-ce que tu as fait, petite malheureuse? Qu'est-ce que je vais faire manger à ton père, qu'est-ce que je vais manger moi-même. Je ne parle pas de toi, tu seras un pain sec. — Mais alors, maman, je ne vois qu'un moyen, vous mettre aussi au pain sec, toi et papa". Josephine se souviendra longtemps de la correction que lui valut cette réponse ébouriffante.

LA CITÉ ÉTUDIANTE

"Témoignages"

III
(suite)

"L'étudiant se réalise par son contact avec l'ouvrier".

Il est de notre devoir, étudiants, de prendre conscience de nous-mêmes, de ne point craindre d'emprunter aux ouvriers des éléments pour notre éducation, de tirer parti de notre formation scolaire et y puiser profondément les forces et les énergies nécessaires à la structure solide d'un jugement bien fondé et éclairé devant les problèmes que suscite notre vie étudiante et, j'allais dire, notre vocation d'étudiant.

Je m'en voudrais de ne pas pointer avec vous une dernière constatation sur laquelle nous devrions tous réfléchir sérieusement. Combien parmi nous, étudiants, considèrent leur milieu comme un milieu "réel"? Il est réel parce qu'il comporte des exigences propres dont la principale est l'accomplissement de notre devoir d'état, l'étude. C'est dans ce milieu réel, par les exigences qu'il contient que nous devons nous grandir, nous réaliser davantage afin de bien nous préparer à répondre aux exigences déterminées par notre future profession.

Je crois qu'il n'y a aucune exagération à dire que souvent l'étudiant est aujourd'hui, comme il est hier, un insatisfait. Ce n'est pas un reproche. Nous savons tous par expérience, pour la plupart d'entre nous, qu'un règlement, une discipline qui n'est manifestement pas adaptée à l'étudiant peut créer une insatisfaction chez lui, insatisfaction que l'on constate d'ailleurs très bien de nos jours. Souvent l'étudiant ne se sent pas compris et alors se produit chez lui un reflux psychologique que ses supérieurs considèrent parfois comme un manque de bonne volonté, un esprit mécontent; cette attitude contribue non pas à mal former l'étudiant, mais le prive de la formation que le règlement aurait pu lui donner. Ce n'est certes pas un grand mal: plusieurs peuvent réussir à se former parfaitement malgré un règlement qu'ils ne peuvent pas digérer — et ce n'est pas le petit nombre souvent.

Cette attitude d'insatisfaction chez l'étudiant peut s'expliquer d'une autre façon: retons bien cependant qu'un règlement non-adapté à l'étudiant conditionne fortement cette attitude.

Je m'explique cette insatisfaction par le fait que devant les événements de notre monde étudiant, nous sentons notre impuissance et notre inutilité de façon d'autant plus aiguë que notre travail nous semble plus loin de la vie. Cette impression d'être des inutilités et des mécontents, de savoir notre travail d'aujourd'hui vain et sans effet crée chez nous un certain malaise psychique: c'est alors qu'on désire trouver ailleurs que dans notre travail d'étudiant l'occupation, l'activité utile et salutaire qui nous rendra, à nos propres yeux, notre dignité d'homme.

Inévitablement, la tentation de nous évader de notre activité étudiante pour nous retrouver dans une activité plus directe devient irrésistible et logique. Ainsi, nous négligeons notre premier devoir d'état, l'étude, pour nous livrer à des activités sociales, éducatrices ou charitables qui sembleront de fait nous libérer.

"Nous connaissons tous de ces étudiants qui, généreux mais mal éclairés, mettent tout leur cœur ailleurs que dans l'étude". Est-ce que l'exemple de l'ouvrier, qui lui aussi à ses exigences, vit dans un milieu réel, ne nous aiderait pas à réaliser notre vocation d'étudiant dans "l'étude"?

Oh! me direz-vous: "Le milieu ouvrier est un milieu très différent des autres. Un ouvrier de vingt ans en effet, est déjà dans un milieu définitif, ses conditions de vie ne changent plus: il peut donc s'organiser de façon durable et définitive". Sans doute, le milieu ouvrier est un milieu plus réel que le nôtre en ce sens que son travail répond à une fin plus immédiate: gagner le pain de la famille même s'il est en chômage, mé-

me si la société n'a plus besoin de ses bras vigoureux qu'elle abandonne comme inutiles et superflus et qu'elle condamne à la misère. Elle ne comprend pas, ou encore elle est forcée de ne pas comprendre, que l'ouvrier, enfin libéré de son travail par le progrès de la science appliquée, pourrait devenir plus homme, se réaliser davantage, disposant de plus de loisirs. Toutefois, notre milieu étudiant n'en demeure pas moins réel, au sein de l'abondance, malgré cette calamité de la misère et de l'insécurité qui accable nos frères, les ouvriers.

(à suivre)
Lucien Bachand,
Philo II.

Il craignait les excès de liberté

Un monsieur souffrant d'une disposition à laquelle les fraises et le melon ne sont pas étrangers, cause avec son médecin.

— Ce n'est rien, dit l'homme de l'art, Boerhaave disait: la tête et le ventre doivent être libres.

Le malade, avec élan: — Mais, docteur ce n'est plus de la liberté chez moi, c'est de la licence.

La température

Mme Durand. — S'il fait beau aujourd'hui, j'ai envie d'aller faire un tour dans les grands magasins. Que dit le journal?

M. Durand. — Voyons un peu les pronostics météorologiques... Oh là! Pluie, grêle, neige, orage, ouragan...

Quelles tranches!!!

La vie nous place dans des situations très embarrassantes parfois. Je vous raconte un fait personnel que j'ai vécu quelques jours après mon entrée à l'Institut Familial.

Il faut dire que nous étions en janvier et que mes compagnes avaient déjà assisté à plusieurs démonstrations d'art culinaire dont je n'avais pas bénéficié. Je connaissais peu les élèves et j'étais très intimidé devant le professeur au regard scrutateur qui vous fouillait jusqu'au tréfonds du subconscient!

Une surprise nous attend au seuil de la salle de cours: c'est que le professeur, ayant une mauvaise grippe cède sa place à une âme charitable pour démêler un gâteau à la Jeannette. Personne ne pousse le dévouement jusqu'à accepter la proposition! Alors le nom de l'élève est tiré au sort. Un drôle de pressentiment me chatouille... D'abord, qu'est-ce qu'un gâteau à la Jeannette; n'est-ce pas un nom bizarre pour une pâtisserie! Mon intuition ne me trompe pas, c'est moi, oui, c'est bien moi... Je dois m'exécuter. Je vois les physionomies en point d'interrogation. C'est le silence complet à l'intérieur... mais? Enfin, je me résigne... Oh! Sainte Zita priez pour moi!

Je regarde comme des instruments de torture, les récipients de toutes dimensions qui servent à mesurer les ingrédients du mélange. Enfin je me résaisis et me mets péniblement à l'oeuvre au regard amusé de mes compagnes et plus scrutateur du professeur au tablier blanc... Je lis attentivement le mode de préparation: Défaire le gras en crème;

Clairon sportif

Bonjour les amis,

Etes-vous curieux? ou plutôt curieuses? Oui! Eh bien lisez ceci pourquoi? Je vous le dirai tout à l'heure.

Point n'est besoin d'élaborer une thèse sur le rôle essentiel du sport dans nos vies d'étudiants. Cependant, un problème important se pose encore dans notre monde étudiant: celui de l'organisation des sports.

Pourquoi fait-elle défaut? Soit parce que les instituteurs ne comprennent pas assez le besoin du sport chez les adolescents (teenagers). Soit encore parce que les étudiants d'aujourd'hui ont perdu la vraie notion de sport, et ne s'intéressent qu'aux organisations qui peuvent leur procurer quelque récompense...

Quoi qu'il en soit, il nous faut coopérer pour remédier à ce problème. Et dans ce sens, cette année, l'O.T.J. organise soigneusement une ligue de hockey intrascolaire. J'espère que tous sauront secondar cette louable organisation.

Cette année, le club intermédiaire de Sherbrooke aura l'avantage d'être piloté par un brave irlandais, Pat Murphy. Le club local est, par le fait même, assuré d'un retentissant succès.

Je ne vous ai pas encore dit pourquoi vous deviez lire cet article, et comme je n'ai pas le temps de vous le dire maintenant, ce sera pour la semaine prochaine.

Donc à bientôt,
Randygrobb

2,000 lieues sur le pouce

N.D.L.R. — Nous vous présentons un extrait du carnet de voyage d'un étudiant aventurier qui a effectué, avec un compagnon, 7,000 milles sur le pouce au cours des dernières vacances. Nous retrouvons ici André Boulanger, l'auteur, et André Bourbeau, alors qu'ils sont sur le point de traverser les douanes, au Sault-Ste-Marie.

"A la porte de la frontière, nous descendons d'auto en remerciant notre chauffeur. Notre passeport et nos papiers d'identification sont en règle, on vérifie nos chèques de voyageur. Le douanier américain, plus sobre que son confrère, se contente de belles réponses.

Ce qui nous frappe en montant sur le traversier, c'est ceci: tous les officiers et les marins conservent leur barbe longue. L'effet est antique, mais pas choquant. La traversée dure une vingtaine de minutes en comptant le démarrage et l'abordage.

Même processus douanier au Sault Ste-Marie américain. Nous nous proposons d'envoyer à Jacques Hébert une carte pour le taquiner au sujet de notre première frontière, facilement traversée.

Le soleil tape et nous filons à pieds sur la rue principale: Ashman. Le hasard nous y fait passer alors qu'un annonceur d'un poste américain du Michigan prépare une émission surprise.

N.B. — Insérer photo 2 cols.

L'annonceur attire à son micro les passants qu'il prend au vol. Nous étions déjà dépassés de plusieurs pieds lorsqu'un assistant vient nous ramener par le bras, insistant à nous faire paraître sur les ondes américaines.

La conversation s'amorce au beau milieu du trottoir parmi des curieux attirés par le micro et aussi par notre costume. André sert surtout de porte-parole. Dans de pareils cas, mes pauvres mots anglais ne sonnent pas British du tout... Nous avons tout de même jéré quelques minutes avec lui. Au cours de l'interview, l'assistant nous photographie.

Dans le tourbillon de la vie, nous sommes emportés quelques coins de rues plus loin. Heureux, mais encore confus et surpris par les événements qui nous arrivaient.

Nous dinons rapidement dans un restaurant chinois, chinois qui est aussi américain que nous Canadiens. Après demande au chinois, nous trouvons la meilleure place pour prendre notre pouce. Les passants sont très gentils, ils nous saluent sans nous faire monter...

Soudain, nous sommes apostrophés par un civil. Nous croyons qu'il désire un renseignement ou veut nous en donner un. André s'approche. "I am of the Immigration Bureau".

Il insiste pour que nous le suivions. Nous n'y tenons pas tellement. Il redouble, et parle avec véhémence. Pour sûr, la soupe est chaude. Mieux vaut pour nous d'acquiescer immédiatement à sa demande. Après tout, nous sommes ici des étrangers. Disons maintenant, des prisonniers sous le con-

trôle direct et immédiat du Deuxième Bureau de l'Immigration Américaine.

Dans une Jeep (non confortable) on nous escorte au Bureau 2 du Service de l'Immigration et de la Citoyenneté Américaine. On questionne, on examine nos papiers. Durant plus d'une heure et demie, l'homme dactylographe des formules, consulte un énorme code, n'y comprend rien (d'après nous), demande des explications à un officier en uniforme. A un moment solennel, il se dresse comme un seul homme et nous débite une formule cabalistique. Nous feignons l'incompréhension.

— Raise hand... bla... bla... bla... May God help you

— C'est le serment à la vérité.

— D'accord, Monsieur... la vérité.

Révisons notre audience privée avec ce bon monsieur des douanes. Nous sommes simplement relégués dans notre pays pour avoir fait du "Hitch-hiking in the State of Michigan".

On nous reconduit jusqu'à l'embarcadere du traversier. Notons que le Fédéral américain défraye notre billet de passage. Merci, Fils de l'Uncle Sam de cette générosité, elle nous va profondément au cœur. Crovez-le...

Notre séjour aux States n'a duré que deux heures. Pleinés d'angoisses. De toutes sortes.

André BOULANGER

Ma plume

Dans une danse folle, éperdue, ma plume parcourt sur la pointe des pieds de cette page. Durant toute cette composition, je la vois qui va, vient, monte, descend, s'arrête quelquefois, et après plusieurs lignes, saute joyeusement pour retomber sur le point final.

Sur sa tête, un casque d'argent bordé d'or se balade au-dessus d'un corps long et noir. Son cou se dévise, puis s'élève et montre un squelette argenté très brillant. Une ventrière ternie, cirée de rires obliques, soutient un pantalon noir. Le haut, sillonné de lignes bossues parallèles, laisse voir un ventre plus ou moins rempli d'encens. La suite de son pantalon, dorée et gravée de son nom "Sheaffers", se termine sur des pieds chaussés d'argent.

Ainsi vêtue, ma plume griffonne depuis deux ans beaucoup de feuillets.

Par moments, exténuée, assoiffée, elle se plonge dans une mer bleue et se désaltère longtemps jusqu'à ce que, ivre, la bouche épaisse, elle recommence ses éternelles promesses.

André Robert,
14 ans,
S.S.C.B.

N.D.L.R.—Nous serions heureux de reproduire dans cette page d'autres compositions du genre: descriptions imagées, expériences personnelles, etc.

Il suffit d'indiquer son nom, son âge, et l'institution que l'on fréquente. Les articles doivent être écrits lisiblement, si possible, au dactylo.

Adressez toute correspondance à:
La Cité Étudiante,
215 du Copain,
Université de Sherbrooke.

Chez le coiffeur

M. Bonnemasure entra chez le coiffeur Rougri.

— C'est pour les cheveux! lança-t-il en prenant possession du fauteuil.

— C'est 60 cents! décréta Rougri, l'opération terminée.

— Soixante cents! protesta M. Bonnemasure. Mais c'est à peine s'il me reste soixante cheveux sur le crâne.

— Instant! il a fallu les couper un par un!

Grand concours!

Notre concours de contes de Noël est ouvert à tous les étudiants de Sherbrooke et des environs. La Tribune achètera et publiera les deux meilleurs contes présentés au jury.

CONDITIONS:

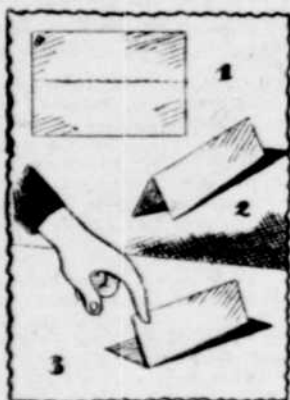
- 1—Le conte doit varier entre 1,200 et 2,000 mots. (Environ 5 pages au dactylo à double interligne).
- 2—L'article doit être dactylographié à double interligne.
- 3—L'auteur doit signer un pseudonyme et indiquer son nom véritable dans une enveloppe à part, insérée dans la première.
- 4—Tous les articles doivent nous parvenir au plus tard le 28 novembre à l'adresse suivante: La Cité Étudiante, 215 du Copain, Université de Sherbrooke.

BONNE CHANCE A TOUS

Page des Jeunes

MOTS POUR RIRE

La côte est raide pour monter jusqu'à l'hôtel de la petite station de sports d'hiver et la dame, encombrée de multiples bagages, a arresté ses forces; elle peine visiblement... Passe un brave naturel



LA CARTE REBELLE : Prenez une carte de visite (1) et pliez-la par le milieu (2). Placez-la ensuite sur une table (3). Il s'agit, avec un seul doigt, de relever cette carte dans la position de la fig. 2. Essayez et vous verrez que c'est extrêmement difficile.

de l'endroit qui lui offre spontanément son aide. Et, bientôt, la dure montée est gravie...

Non sans mal. L'homme souffle comme un boeuf. —Vous fumez? lui demande alors la dame reconnaissante. —Oui, dit le porteur bénévole en reprenant sa respiration. —Et vous buvez volontiers un verre d'alcool? —Bien sûr. La dame secoue sévèrement la tête.

—Si vous n'aviez pas ces deux vices, remarque-t-elle, vous souffleriez beaucoup moins dans les montées. Jour d'échéance! le siège de la United Bank à New-York reçoit la visite longuement préméditée d'une bande de gansters qui, mitrailleuse au poing, délestent la caisse principale d'un paquet de deux millions de dollars.

Après avoir empilé les coupures dans une large valise, les bandits se disposent à gagner la sortie. Mais une voix douce et tremblante s'élève. C'est le vieux caissier qui demande :

—Pardou, Messieurs, un petit service, s'il vous plaît! En sortant sur la droite, vous verrez la plaque de notre firme. Il y a écrit au-

dessous du nom: "Capital: dix millions de dollars". Voulez-vous corriger le chiffre et mettre: huit millions seulement? Merci.

Economiste et sportif, le jeune Dupont, employé de banque, a pris la résolution de courir chaque jour derrière l'autobus pour rentrer chez lui. Il épargne tout en améliorant sa forme physique.

Au bout d'une semaine, il constate avec satisfaction :

—J'ai économisé au moins cent baïlles. Mais sa femme se montre encore plus ambitieuse. Elle lui dit : —Si tu avais couru après un taxi, ç'en est au moins mille que tu aurais mis de côté.

Un général croise dans une rue de la petite ville de garnison, un simple soldat que ne le salue pas.

—Et alors, demanda sévèrement le général, vous ne savez pas qui je suis ?

Le soldat semble étonné, mais ne répond rien.

—Savez-vous qui je suis ? répète le général.

Alors le soldat interpelle un groupe de ses camarades qui passent sur le trottoir :

—Dites donc, les gars ! Y a là un type qui a oublié son nom !

En rentrant à la maison après une journée de travail, un papa s'enquerra auprès de ses enfants s'ils avaient été sages.

—Oh oui ! déclare Jeannette. J'ai lavé la vaisselle.

—Moi, renchérit Jacques, je l'ai essuyée.

—Et toi, demande le père au p'tit dernier, qu'est-ce que tu as fait ?

—J'ai ramassé les morceaux par terre ! répond candidement le gamin.

—Votre fille donne de plus généreux pourboires que vous ! lance le garçon de table à un homme d'affaires.

—C'est possible, reprend ce dernier. Mais son père est riche, tandis que le mien est décadé.

— Comme il est gentil votre petit Toto. Il a la bouche de son père, il a tous les yeux de sa mère...

— Et j'ai aussi les culottes de mon frère aîné, interrompit le gamin.

Choses étranges

par R. J. Scott



Les plus hautes stations assises du monde sont situées en Egypte, où elles pourraient leur voile silencieuse depuis 2000 ans.

DEVINETTES

Quel est celui qu'un homme voit souvent, le roi rarement et Dieu, jamais ?

Rep. Son semblable.

Quel est le pluriel de voleur ?

Rep. Valise (un voleur, de valise).

Quel est le saint le mieux ferré ?

Rep. Saint Cloud.

Quel est l'homme qui a le plus de caractère ?

Rep. L'imprimeur.

Quel est l'homme qui dort en travaillant ?

Rep. Le doreur.

Quel est le saint (cinq préférés des avares ?

Rep. Le cinq piastres.

Quel est l'objet que l'on recherche quand on sent des gouttes (à en dégouter) ?

Rep. Un parapluie.

Quel est le légume que l'on rencontre en quantité ?

Rep. Les lentilles.

Quel est le moyen d'avoir chaud en hiver ?

Rep. C'est de louer un appartement de cinq ouvertures (cinq ouvertures).

Quel est le bois le plus commun de la forêt ?

Rep. Le bois rond.

Quel est le saint le plus attendu ?

Rep. Saint Désiré.

Quelle est la boisson la plus forte ?

Rep. L'eau, puisqu'elle porte les bateaux.

Quelle est la couleur d'un parapluie quand il pleut ?

Rep. Il est tout vert (ouvert).

Quelle est la plus ancienne relique de Québec ?

Rep. La côte d'Abraham.

Quelle est la personne la plus généreuse dans une noce ?

Rep. Le garçon d'honneur (donneur).

Quelle est la bienfaitrice à laquelle on tourne le dos au moment où elle nous rend service ?

Rep. Une chaise.

Quelle est, en tout temps, la fleur que l'on voit dans les hôpitaux ?

Rep. Les pensées (pensés).

(Tiré des Recettes de Devinettes de Fernand J. Ferdinand, en vente à la Librairie des Frères Maristes, Lévis.)



La Finlande a émis un timbre pour le 350^e anniversaire de la ville de Oulu. — L'Allemagne de l'Est, pour la foire de Leipzig. — L'Italie, pour un congrès médical international. — En bas: timbre de la Tchécoslovaquie pour les courses de motocyclettes; timbres du Nicaragua pour le 50^e anniversaire des clubs Rotary; timbre du Luxembourg pour une foire industrielle.



Harry James est né à Albany en Georgie et commença à jouer de la trompette dans un cirque dont son père faisait partie. En 1937, il se joignit à Benny Goodman et il organisa son propre orchestre en 1942. Il a épousé Betty Grable avec



Jacques Fath, mort récemment à 42 ans, était le plus jeune dessinateur de modes, ayant commencé à 25 ans, en 1937, à se faire un nom à Paris. Légion d'Honneur et Croix de Guerre, il employait 600 personnes à ses ateliers. Il avait dessiné le trousseau de Rita Hay-



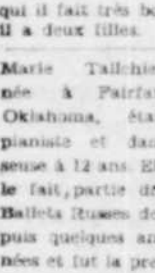
Née à Philadelphie, Marian Anderson studia aussi à New-York et au Chicago College of Music. Elle débuta professionnellement en 1924. C'est un des contractés les plus remarquables de son époque. Récemment, elle chanta au Metropolitan et c'était la première fois qu'une noire obtenait cet honneur.



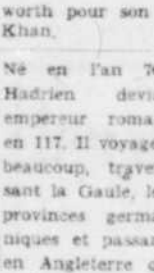
Né à Tamin, en Inde, en 1914, Tensing Norkey a vécu à Darjeeling où il s'initia à l'alpinisme de bonne heure. Il eut l'honneur d'attendre le premier le sommet du Mont Everest, en compagnie de sir Edmund Hillary, et son nom est maintenant connu dans le monde entier.



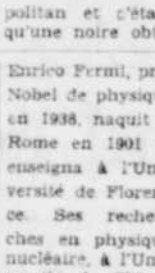
Né dans l'Ohio, plus précisément à Springfield, Freddy Martin, orphelin à 4 ans, joua le tambour à l'orphelinat et passa au saxophone. Il forma son orchestre en 1932 et c'est son adaptation du second Concerto de Tchaïkovsky qui lui valut la renommée et la fortune.



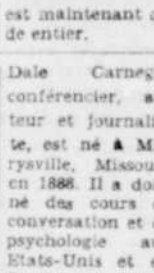
Marie Tallchief, née à Fairfax, Oklahoma, était pianiste et danseuse à 12 ans. Elle fait partie des Ballets Russes depuis quelques années et fut la première Américaine à danser à l'Opéra de Paris. Elle est la ballerine la mieux payée du monde. Son arrière-grand-père était un chef Indien.



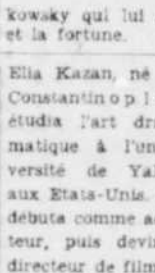
Né en l'an 76, Hadrien devint empereur romain en 117. Il voyagea beaucoup, traversant la Gaule, les provinces germaniques et passant en Angleterre où il bâtit un rempart qui porte son nom. Il fonda des villes, fit ériger des temples, des aqueducs, etc. Il mourut en 138.



Enrico Fermi, prix Nobel de physique en 1938, naquit à Rome en 1901 et enseigna à l'Université de Florence. Ses recherches en physique nucléaire, à l'Université de Chicago, menèrent à la fabrication de la bombe atomique. Il est mort du cancer il y a quelques années seulement.



Dale Carnegie, conférencier, auteur et journaliste, est né à Marysville, Missouri, en 1888. Il a donné des cours de conversation et de psychologie aux Etats-Unis et en Europe et devint millionnaire grâce à la diffusion extraordinaire de ses livres, surtout le premier: Comment se faire des amis.



Ella Kazan, née à Constantinople, étudia l'art dramatique à l'université de Yale, aux Etats-Unis. Elle débuta comme actrice, puis devint directrice de films, l'un des plus habiles de Hollywood. Elle gagna un Oscar pour sa direction de "Gentlemen's Agreement", en 1947.

La première musicienne française

La première femme qui se soit fait un nom en France par ses compositions musicales fut madame Jean-Baptiste Gail, épouse du célèbre helléniste et restaurateur des études grecques à l'époque de la Révolution. Née Edme-Sophie Gail, elle vit le jour à Melun en 1767, et, lorsqu'elle épousa, à dix-huit ans, son savant mari, elle a-

vait déjà publié plusieurs romances, mais une complète incompatibilité d'humeur força bientôt les époux à se séparer.

Madame Gail parcourut le midi de la France et l'Espagne, pour donner des concerts. Au retour de ces voyages, elle fit jouer, en 1813, son opéra *Les Deux Jaloux*, des mélodies pleines de naturel, de petits airs gracieux, un trio d'un très bel effet, valurent une vogue éclatante à ce petit opéra. Cette charmante Française composa aussi *Mlle Delannay*, *Angela*, et *La Méprise*. En 1819, elle fit jouer *La Sérenade*, qui remporta un succès foudroyant.

Elle ne survécut que peu de

temps à ce nouveau triomphe; une maladie de poitrine l'emporta en juillet 1819. Elle n'avait que quarante-trois ans. Les romances qu'elle a composées et qui se faisaient remarquer par leur originalité gracieuse, sont restées longtemps dans la mémoire des amateurs; une certaine tyrolienne *Celui qui sut toucher mon cœur* fut fredonnée pendant de longues années.

Madame Gail chantait avec une expression remarquable, avec beaucoup d'aplomb et de goût; elle a formé d'excellentes élèves.

Il est indigne d'un homme de se servir des débris d'une amitié pour satisfaire une haine qui commence.

Est-ce vrai, est-ce faux ?

- 1.—Les chapeaux de Panama viennent de Panama.
- 2.—Les spaghettis viennent d'Italie.
- 3.—La baleine est un poisson.
- 4.—L'in-quarto est le format d'un livre dont les feuilles sont pliées en quatre feuillets et forment huit pages.
- 5.—La civette est une herbe odorante.
- 6.—Le mocassin est le petit du sanglier.
- 7.—La macreusa est un poisson d'eau douce.

SOLUTIONS :

- 1.—Non, ils sont fabriqués dans la république de l'Equateur.
- 2.—Non, Marco Polo les découvrit en Chine, au XIII^e siècle.
- 3.—Non, la baleine est un mammifère.
- 4.—Oui.
- 5.—Oui, on l'appelle aussi ciboulette.
- 6.—Non, c'est le marassin.
- 7.—Non, c'est un canard voyageur des régions boréales.

Nous serions les meilleurs amis les uns des autres si nous savions la péta de jours que nous avons à nous aimer.

LE COURRIER DE **Fernande**

Une histoire pas très originale... celle d'une femme qui trouve la vie de ménage monotone et ennuyeuse...

Q. — Je suis une jeune femme de vingt-deux ans, mariée depuis un peu plus de deux ans et déjà je trouve la vie terriblement monotone. Les jours passent à l'entretenir de la maison, au soin de mon bébé, et les soirées sont encore plus ennuyées, car même si mon mari est à la maison, j'ai encore l'impression d'être seule. Après les quelques phrases qu'on échange pendant le repas, il ne reste plus rien à dire. Lui semble se plaire assez à la maison dans la lecture ou écoute la radio et c'est à peine s'il m'entend quand je veux lui raconter quelque chose. Je veux bien croire que mes malheurs ne sont pas des pires, mais je trouve quand même la vie sans intérêt...

VERONIQUE

R. — Pour récolter quelque chose, il faut ordinairement semer quelque chose, et il me semble que pour trouver de l'agrément, de l'intérêt, du plaisir ou autre chose, dans le mariage comme dans n'importe quelle carrière, il faut faire un effort pour agrémenter sa vie.

Il est vrai que l'entretien d'une maison et le soin des enfants ne constituent pas des sujets assez variés et assez excitants pour remplir toute une existence. Vous vous êtes probablement laissée emmener par la routine, et je suis tentée de croire que votre conversation ne porte que sur des sujets qui ont le don d'ennuyer votre mari.

Il faudrait donner plus de latitude à vos aspirations d'ordre intellectuel, sur toutes sortes d'autres choses que sur la routine qui vous occupe habituellement. Vous dites que votre mari aime la lecture; si vous l'aimez aussi, vous pourriez vous faire part de vos observations et de vos appréciations réciproques, enfin vous trouveriez quelque chose à dire avec lui. La même chose pour les programmes de radio; appliquez-vous à vous intéresser à ceux qu'il préfère, ou même à lui faire goûter ceux que vous aimez. Il me semble que si vous êtes pourvue d'un peu d'imagination, vous trouverez toutes sortes de petites choses pour l'intriguer, pour le surprendre, pour l'intéresser, quoi...

Ne pensez-vous pas que vous êtes un peu responsable de la situation présente? La routine conduit à l'ennui, et il faut apporter de l'imprévu de temps à autres dans la vie, si on veut éviter de marcher dans une ornière ainsi que vous dites le faire depuis que vous êtes mariée. N'attendez pas que les autres fassent les premiers pas, surtout ne comptez pas sur votre mari pour cela. Faites vous-même les efforts nécessaires pour recevoir des parents ou des amis, sortez un peu plus, et cultivez des goûts pour quelque chose. Il y a tant et tant de choses intéressantes dans le monde qu'il est presque inconcevable qu'une personne de votre âge, en bonne santé, vienne avouer qu'elle trouve la vie ennuyeuse...

Q. — Je suis une jeune fille de dix-huit ans, et je travaille en ville depuis quelques mois. Je n'ai pas d'amis et le soir je m'ennuie; laors je vais au restaurant et il y a un homme qui vient toujours s'asseoir devant moi, me fait des belles façons et à l'air de m'aimer beaucoup. Aussitôt qu'il me voit entrer, il me fait signe de l'attendre quand il est avec d'autres, ou des fois parce qu'il y a quelqu'un qu'il connaît. Quand il n'y a personne, on passe longtemps ensemble et il me dit des choses qui me rendent bien songeuse. Dernièrement, il m'a demandé pour aller faire en auto, et j'ai refusé. J'ai peur de l'avoir blessé. Une chose m'inquiète: j'ai peur qu'il soit fiancé, ou peut-être marié. Il est assez âgé et paraît bien. Je n'ose le lui demander, j'ai peur de le froisser. Que me conseillez-vous?

SONGEUSE

R. — Je vous conseille de changer de restaurant. Le type en question est sûrement marié, vous n'avez pas besoin de le lui demander. Les célibataires ne s'y prennent pas comme ça, et n'ont peur de parler à personne devant le monde... Rappelez-vous de cela, la prochaine fois!

Q. — A l'âge de seize ans, j'ai rencontré un jeune homme que j'ai beaucoup aimé mais mes parents ne voulaient pas que je le rencontre. C'est lui qui m'a dit que c'était pour cela, qu'ils n'avaient rien contre lui, et que quand je serais plus vieille, nous pourrions ensemble. Je

l'aime encore et je ne pourrai l'oublier. A l'âge de vingt ans, j'ai perdu ma mère, et j'ai maintenant vingt-deux. Je ne peux en aimer un autre, mais je ne sais plus rien de celui que j'aime. Il est peut-être marié sans m'en avoir averti. Je voudrais bien le rencontrer une fois pour me guérir. Je voudrais bien me faire un foyer puisque je n'ai plus personne, et je suis fatiguée de travailler. J'ai déjà rencontré d'autres garçons, mais je ne peux oublier celui-là. Pensez-vous que mon rêve puisse se réaliser?

COEUR BRISÉ

R. — Vous avez déjà perdu six ans de votre vie! Ne trouvez-vous pas que c'est assez long? Vous croyez que pour aimer, il faut éprouver le même émoi que vous ressentiez pour votre premier amour de seize ans. Ça ne se répète pas. Vous croyez que votre cas est unique, vous croyez que vous êtes amoureuse, vous croyez que votre amour est incomparable. Presque toutes les femmes ont fait la même expérience que vous, mais c'est plutôt rare qu'une personne se cramponne, comme vous le faites, à un souvenir. Vous rencontrerez probablement, un de ces jours, un jeune homme qui de vous fera oublier vite ce rêve de jeunesse. En attendant, ne croyez pas que vous ayez le cœur brisé... Il faut autre chose que cela pour briser un cœur de femme...

Q. — Je suis courtisée par un jeune homme de vingt-huit ans, et moi j'en ai vingt. Il est poli, avenant, bien traité et sérieux. Il a

une belle note, presque de l'année, mais je n'aime pas beaucoup les randonnées en auto avec des gens que je ne connais pas beaucoup. L'autre jour, je l'ai rencontré, et il m'a demandé si je voulais l'accompagner. Je lui ai répondu, "oui" mais avec une certaine inquiétude. Je ne voulais pas le refuser parce que son père et le mien sont amis de longue date. Alors nous sommes partis ensemble et avons circulé en ville. En revenant, il a stationné son auto devant un théâtre et nous avons parlé de choses indifférentes. Tout à coup, il m'a donné un baiser, sans le demander. Cela m'a bien surpris, car je ne le connais pas beaucoup.

Pourriez-vous me renseigner au sujet des baisers? Est-ce qu'il y en a qui sont péchés, et lesquels? Y a-t-il un livre qui renseigne les jeunes filles sur les mystères de la vie, qui dit nettement et clairement ce qui est et qui peut les instruire. Maman ne nous a pas renseignées à ce sujet, alors nous vivons dans l'ignorance. Elle dit que nous apprendrions cela par nous-mêmes, mais ce n'est pas quand le malheur nous sera arrivé qu'il sera temps d'apprendre! Que me conseillez-vous?

Suis-je bien proportionnée? Je mesure 5'5", 34 de buste, 24 de taille et 35 de hanches. PETITE IGNORANTE DU QUEBEC.

R. — Une jeune fille m'a posé les mêmes questions au sujet du baiser et vous avez dû lire la réponse au Courrier de la semaine dernière.

Il existe en effet de bons livres pour renseigner les jeunes filles sur les grands problèmes de la vie. Parmi ces livres d'initiation, il s'en trouve d'excellents, d'autres passables, et il y en a de mauvais. Je puis vous suggérer trois livres contenant tout ce qu'une jeune fille doit savoir; ils demandent cependant une certaine maturité d'esprit et une certaine formation, pour être bien compris. "L'Amour Humain" du R. B. Chamot, "Toi qui deviens femme déjà" par Van Roy, et "La Vie, quelle merveille" par Meloche.

Vous n'avez pas besoin d'apprendre les leçons de la vie dans de grands livres. Votre instinct de conservation vous avertit du danger; la preuve, quand vous avez hésité à monter dans l'auto du jeune homme. Heureusement que vous étiez stationnée sous les feux rouges et verts des enseignes de théâtre. Faites attention; une autre fois le monsieur pourrait, en effet, puiser où il fait plaisir, et, puisqu'il prend des baisers sans demander la permission, vous n'avez pas besoin d'autres indices pour le juger... Dans le doute, abstiens-toi.

Votre deuxième question: Vous avez des proportions parfaites.

NOIROT. — R. — Rien de plus triste en effet qu'une incompréhension semblable entre la mère et la fille. Je vous comprends bien, et moi, et sans vous connaître. Vos desirs sont légitimes, vous ne paraissez pas exigeante du tout, vous êtes intelligente et vous aimez sans doute réussir dans la vie, mais que voulez-vous? Vous ne pouvez aller à l'encontre des volontés de vos parents. S'ils sont retirés de l'école, c'est sans doute parce qu'ils n'avaient pas les moyens de vous faire poursuivre vos études. Dans ce cas, il me semble que votre mère ne devrait pas vous empêcher de

recevoir des jeunes gens afin de vous aider à vous caser. Vous êtes assez vieille et surtout assez sérieuse pour préparer votre avenir. Je ne puis vous dire rien d'autre, c'est à votre mère qu'il faudrait parler. Tâchez de la comprendre et de ne pas cultiver de rancœur ni d'amertume envers elle. Je suppose qu'elle n'a pas toujours eu la vie facile, et qu'elle a oublié depuis longtemps qu'elle a déjà été jeune. Si vous pouviez faire intervenir quelqu'un, votre père, une tante, un cousin âgé, peut-être réussiriez-vous à lui ouvrir les yeux et à la rendre un peu plus conciliante. En attendant, ne perdez pas confiance. Il y a des destinées qui ne résistent en dépit des plus grands obstacles... Je vous souhaite bonne chance.

UNE DECOURAGEE — J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, le récit de vos difficultés avec la famille de votre mari. J'aurais bien aimé la publier pour en faire bénéficier nos lecteurs, mais je respecte votre désir. Vous, comprenez que dans ces conditions, je dois abréger la réponse.

Vous ne devez pas être surprise de l'attitude de vos beaux-parents ni de vos sentiments envers eux puisque vous avouez qu'ils vous tombaient sur les nerfs avant votre mariage ils ne devraient pas vous aimer mieux que vous ne les aimez.

D'après la description que vous faites de leur comportement, de leur manque de jugement, de leur parti-pris pour ne pas dire de leur mesquinerie, j'admets bien que ce sont des gens insupportables et je me demande comment vous avez pu vous décider à entrer dans cette famille-là.

Vous devriez faire la sourde oreille à leur propos désobligeant, vous désintéresser d'eux et de tout ce qu'ils font, et leur laisser le moins souvent possible. Laissez-les aboyer tant qu'ils voudront; vous ne pouvez les en empêcher. Vous dites: "Si on n'y va pas, on est des sans-cœur; si on va les visiter, on est toujours rendu là". — Et tâchez de ne pas vous laisser manger la laine sur le dos.

Si vous prenez le dessous, vous allez le garder toute votre vie. Naturellement, il ne faut pas déplaire, ni faire de peine à votre mari, mais faites-lui comprendre tout simplement. Et tâchez de le garder de votre côté en redoublant d'amabilité envers lui, en lui donnant raison aussi souvent que possible, et surtout en évitant de lui parler de sa famille. Êtes-vous capable de ne jamais rien dire contre eux? Quand vous pourrez faire cela, vous aurez la conviction intime que vous êtes au-dessus de ces gens et qu'ils ne peuvent vous atteindre en aucune façon. Tant que vous essayez d'avoir raison à votre tour, tant que vous ferez des efforts pour leur plaire, vous allez être malheureuse, et c'est cela qu'ils veulent. La victoire, c'est sur vous-même qu'il faut la remporter.

Q. — Si je vous écris, ce n'est certes pas pour me plaindre, mais plutôt que vous m'aidiez en me donnant un bon conseil, que je vous promets de suivre.

Je suis un jeune homme, âgé de vingt ans, et j'étudie le chant depuis deux ans et demi, et je désire continuer car mon professeur me dit que je peux aller loin.

Dans le passé, j'ai rencontré bien des icônes filles, mais jamais je n'ai aimé comme cette fois-ci; c'est une jeune fille de dix-huit ans, qui est insoumise. Je ne peux la voir que le samedi et le dimanche car elle demeure loin de chez moi. Je guette à la fenêtre matin et soir quand elle passe. Je m'imagine qu'elle est partie avec d'autres et pourtant j'ai confiance en

elle. Pourquoi alors penser à cela? Je voudrais toujours être avec elle, et, dès le lundi, j'ai hâte d'être au samedi et je trouve la semaine longue. Je ne fais que penser à elle. Pourquoi ne suis-je pas comme avant, quand je sortais avec d'autres; après la veillée, tout était fini; je n'y repensais plus. Aide-moi à comprendre et de vos bons conseils.

F. C.

R. — C'est la première fois qu'il m'arrive un problème de la Gaspésie, et je voudrais bien ne jamais en recevoir de plus compliqué. Tout ce que vous exposez, tout ce que vous ressentez à l'égard de la jeune fille, est clair comme du cristal, et rien n'est plus facile que d'établir un bon diagnostic dans votre cas. Vous êtes amoureux... "tombé en amour", comme on dit. Ça vous rend malheureux?... Voyons, ne dites pas cela... Inquiet, troublé sans doute, comme tous les amoureux de votre âge doivent l'être. Peut-être craignez-vous que ce nouveau sentiment vienne nuire à votre carrière d'artiste? J'avais toujours pensé que l'amour et le chant pouvaient faire bon ménage.

Merci de vos paroles aimables à l'endroit de La Tribune et du Courrier.

Q. — Je suis une jeune fille enceinte qui voudrait bien avoir des renseignements. Je suis rendue à six mois et je voudrais me plonger, et je ne sais pas comment m'y prendre. Je voudrais savoir s'il y a une place à Sherbrooke pour ces jeunes filles-là. Pourrais-je y travailler ou faut-il payer, et combien par mois? Nous sommes une famille de dix-huit enfants et mon père ne voudrait pas se mêler de cela. Alors, je suis très inquiète. Et je voudrais avoir des renseignements sur le bébé quand on le jette. J'espère que vous allez me donner tous ces renseignements, car je ne suis réellement que faire.

UNE QUI A CACHÉ EN VOUS.

R. — Vous pouvez écrire à Garde Morin, Société de Réhabilitation, 594 Boulevard Queen, Sherbrooke, pour obtenir tous les renseignements demandés. Vous pouvez également vous présenter à cet endroit ou obtenir une entrevue par téléphone. Le numéro est: 1-0-2-1556.

J'ai publié votre lettre afin de mettre les lecteurs au courant de votre situation. Si s'en trouve souvent qui désirent aider des jeunes filles désespérées comme vous et s'adressent au Courrier pour obtenir leur nom et leur adresse. Si la chose se produit, je communiquerai avec vous. Ne vous faites pas de soucis cependant, et vous êtes les démarches nécessaires à l'adresse ci-haut mentionnée afin de n'être pas prise au dépourvu.

Serez-vous assez bonne de me donner le langage des pierres précieuses?

EGLANTINE.

Janvier: grenat, qui signifie constance.
Février: améthyste, sincérité.
Mars: perle, innocence.
Avril: diamant, tendresse.
Mai: émeraude, protection.
Juin: agate, santé.
Juillet: rubis, grandeur d'âme.
Août: onyx, fidélité conjugale.
Septembre: saphir, bonheur.
Octobre: opale, espérance.
Novembre: topaze, fidélité.
Décembre: turquoise, prospérité.

Q. — Nous sommes invitées, mon mari et moi, à une partie d'hiver et je n'ai jamais assisté à ce genre de party. Voulez-vous me dire comment se mangent les mets? Peut-on utiliser une cuillère?

JE VOUDRAIS BIEN FAIRE.

R. — Les hôtes se mangent avec une fourchette spéciale; 1—Coupez l'hôte; 2—Prenez la fourchette et croquez; 3—reprenez la fourchette et mangez l'hôte; 4—buvez le jus à la cuillère.

Nos contes

L'article "à 95"

Nouvelle par René SARNETTE

Comment je fis la connaissance d'Isidore Padechou? Oh! le plus simplement; j'allais dire; le plus bêtement du monde. Qui m'aurait alors annoncé que j'étais destiné à devenir son biographe m'aurait fort surpris. Je me trouvais, ce matin-là, rue de Rivoli, lorsque, traversant la chaussée et avant de mettre pied sur le trottoir, mon regard fut machinalement accroché par ce que je crus être un carnet que les eaux de la rigole menaçaient d'entraîner dans leur course à l'égoût. La curiosité d'un reporter doit toujours être en éveil tout autant que celle d'un détective. Je me baissai rapidement, mais à peine avais-je ramassé ma trouvaille que je constatai qu'il s'agissait, non d'un carnet, mais d'une carte d'identité au nom d'un certain M. Isidore Padechou, employé de commerce, né le 20 mars 1885 à Cherbourg et demeurant 18, rue des Rosiers. Il y avait une photo comme sur toute carte d'identité qui se respecte, ladite carte étant en outre revêtue du cachet de la mairie du IV^e arrondissement et, très officiellement, de la signature illisible de législation et de celle, lisible, d'une belle écriture régulière, presque classique, du prénommé.

Je songai que la rue des Rosiers était à deux pas de là et que rien ne me retenait en ce jour de repos dominical.

— Monsieur Isidore Padechou? ... demandai-je à la concierge, accorte jeune femme qui ne semblait pas avoir froid aux yeux.

— Au cinquième, deuxième porte à droite dans le "collidor", me répondit-elle avec un accent qui évoqua dans mon esprit Marseille et sa Canebière.

Hésitai, regrettant presque. Dame! cinq étages et pas d'ascenseur! ... Mais il était vraiment trop tard pour reculer.

Bah! tant pis! Je suis encore jeune (vingt-huit ans et toutes mes dents) et j'ai du souffle. Je pris donc mon courage à deux mains... non, à deux pieds!

A mon coup de sonnette, la porte s'ouvrit largement et c'est une très belle jeune fille qui m'apparut. Je fus ébloui! Un peu ému aussi, moi qui, d'ordinaire, ai tant d'aplomb! Je balbutiai:

— C'est bien ici qu'habite M. Isidore Padechou?

Un sourire à faire damner un saint; celui de la jeunesse heureuse d'être joyeuse et forte. Puis, d'une voix fraîche, douce, caressante:

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur, et prenez un siège: Je vais chercher mon oncle...

Et la petite fée, vive et légère, disparut, me laissant seul, tout désespéré.

La pièce dans laquelle je me trouvais, aboutissant d'un nombre vestibule, tenait à la fois de la salle à manger, du salon, du studio et même de la chambre à coucher ainsi qu'en témoignait le lit-divan recouvert à cette heure d'une housse en peluche avec, au milieu, une poupée d'art à la mode de 1830. L'habitude d'observer est passée chez moi à l'état de déformation professionnelle pour le "papier" à faire. J'observai donc, je soupesai, tel un commissaire-priseur, tout ce qui m'entourait. Simplicité, pauvreté décente, propreté méticuleuse et l'ensemble arrangé, disposé avec goût, ce qui révélait le coup d'oeil prompt, la main active de la Parisienne, cette enchantresse qui, plus que toute autre, d'un rien sait se parer et sait aussi, dans son ménage, apporter cet esprit d'initiative qui ne coûte que d'avoir un sens artistique des choses.

Par une porte restée entr'ouverte, dans le fond, juste en face de moi, je vis briller des cuivres et le coin d'un fourneau à gaz; la cuisine, minuscule. Comment deux personnes foncle et sa nièce, pouvaient-elles cohabiter dans ce logement si exigé? J'avoue qu'à cet instant, je fis une aussi audacieuse que peu courtoise supposition... Et pourtant, combien alors je me trompais!

Et puis, une autre question se posait: Où diable la belle enfant avait-elle été chercher son oncle?

En étais là de mes réflexions quand, soudain, j'eus devant moi le plus étrange petit bonhomme qui se puisse imaginer. Un être folot, effacé, maigriot, avec une tête qui tout de suite évoquait la rondeur parfaite de la pleine lune. Correctement vêtu, mais très modestement, le type du petit bureaucrate astreint au régime des plus sévères économies. De tout petits yeux fureteurs qui donnaient à sa physiologie l'expression d'un petit animal dont l'attention est toujours sur le qui-vive, mais qui, apeuré, traqué, va subitement chercher refuge en quelque trou. Vraiment, à moins que d'y être habitué, on ne pouvait regarder Isidore Padechou sans être pris d'une folle envie de rire. Avec un nom et une bobine comme ça, pensai-je, quel excellent comique de vaudeville on aurait pu faire! Il avait tout de l'ahuri né pour collectionner les coups de pied au côté pile de sa personne. Ah! certes, en voilà un qui avait raté sa vocation!

C'est d'une voix de fausset qu'il bredouilla:

— Que me vaut l'honneur, monsieur? ...

— Oh! rien, petit de chose, répondis-je... Voici: je viens de trouver, par le plus grand des hasards, une carte d'identité à votre nom. Elle gisait sur la chaussée, rue de Rivoli, et j'ai supposé qu'il vous plairait qu'on vous la rapportât.

Je lui remis son bien. Il le prit en tremblant comme un criminel pincé en flagrant délit. Et, déjà, je me disposais à me retirer lorsque je le vis s'effondrer sur une chaise,

comme si ses jambes n'avaient plus voulu le porter. Il changea de couleur. De cramoisi, il devint si pâle que je crus qu'il allait s'évanouir. Il bafoillait péniblement:

— Je... je vous en prie... as... asseyez-vous. Je ne... je ne sais comment vous remercier... Vous... vous êtes vraiment trop aimable... C'est hier soir qu'après avoir quitté le ma... le magasin que, dans la rue Rivoli, en sortant de ma poche mon portefeuille, j'ai perdu cette carte...

Puis, se tournant vers sa nièce qui nous observait en souriant malicieusement:

— Je ne t'ai rien dit, Marguerite... Je n'osais t'avouer... Je suis impardonnable... C'est la première fois... J'étais inquiet, oh! oui, très inquiet... Qui sait qui trouverait cette carte? Qui sait en quelles mains elle pouvait malencontreusement tomber?... Mas c'est vous, oui, c'est heureusement vous, monsieur, qui, le premier, l'avez vue et vous me la rapportez aussitôt et vous vous êtes infligé ce dérangement et vous avez monté nos cinq étages... Oh! c'est terrible!... Comment vous exprimer... Vous avez été d'une obligeance!...

Je l'interrompis. Il me faisait pitié. Nous dûmes nous mettre à deux, sa nièce et moi, pour le calmer, pour le rassurer. La charmante enfant ne souriait plus et j'eus tout à coup le pressentiment qu'Isidore Padechou était cardiaque et que la moindre émotion... Avec une infinie tendresse, elle murmura:

— Le café est prêt, mon oncle. Je vais vous en donner une tasse. Cela vous fera du bien.

Puis, s'adressant à moi:

— Et si monsieur n'est pas trop pressé, je veux espérer qu'il ne nous refusera pas... Le café est frais; je viens de le passer...

Ah! bigre non! que je n'étais pas pressé et jamais je ne mis autant de hâte à accepter ce qui, si gentiment, et par une aussi agréable demoiselle, m'était offert.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la table fut dressée. Café, beurre, pain grillé. C'était ravissant et cela avait un petit air d'intimité familiale qui, adorablement, me rappelait mon enfance.

Mon hôte... accidentel, maintenant rassuré, ne savait que faire pour me mettre à l'aise, puis, comme honteux d'en avoir tant dit, il laissa à sa nièce le soin — et elle s'en chargea fort bien — d'entretenir la conversation.

Lorsque, enfin, je pris congé, les atomes crochus d'une réelle sympathie avaient fait d'Isidore Padechou, de la toute mignonne Marguerite Després, sa nièce, et de votre serviteur trois bons amis et nous ne nous quittâmes qu'après nous être mutuellement promis de ne laisser échapper aucune occasion de nous revoir.

J'avoue en toute sincérité que si j'accordais, dès ce jour, un très vif intérêt à ce cher Isidore Padechou, l'adorable Marguerite Després n'était pas étrangère à cet engouement qui, autrement, se serait assez difficilement expliqué, mon nouvel ami n'ayant rien de particulièrement captivant.

Son histoire était du reste d'une banalité soporifique. Ce Cherbourgeois (sans jeu de mots!) échoua à Paris dès après son service militaire. Sa timidité morbide qui, toute sa vie, en tout et pour tout, ne devait pas cesser de le paralyser, ne lui permit pas dans cette Ville Lumière où tout est activité fébrile, où seuls les as du système D savent donner le croc-en-jambe facilitant le moyen de prendre leur place, de trouver le filon avantageux. Il accepta avec empressement ce qui s'offrit et ce fut en qualité d'homme de peine qu'il entra au service du Grand Bazar, le bien nommé puisque c'est le plus vaste de la capitale. Toutefois, comme il était consciencieux, d'une probité exemplaire, d'une ponctualité d'horloge, il décrocha finalement l'emploi de vendeur. Ce fut son bâton de maréchal. Depuis quinze ans, il était à l'article à 95.

A quatre-vingt-quinze centimes.

C'est, péle-mêle, de la bimbeloterie. Objets hétéroclites et plus ou moins camelote.

L'article à 95 était à 10 ou 15 centimes avant 1914. Les dévaluations successives du franc français étaient passées par là comme partout ailleurs.

Chaque fois que je me trouvais dans les parages, je ne manquais pas, maintenant, de jeter un coup d'oeil sur la pancarte immense qui, en façade, stipulait en lettres énormes: "Entrée libre" et, franchissant le seuil, je me dirigeais vers le rayon de l'article à 95 pour serrer la main de cet excellent ami Isidore Padechou.

Flottant dans sa grande blouse blanche ayant, au revers du col, les initiales brodées du Grand Bazar, il gardait en permanence et imperturbablement le sérieux d'un ministre plénipotentiaire. Chacun de ses gestes, chacune de ses paroles — et il en était avarié — accusait un esprit d'ordre et de méthode confinant à la minutie. On avait si bien l'habitude de le voir là du 1^{er} janvier à la Saint-Sylvestre, toujours si parfaitement semblable à lui-même, que, devant ses bibelots, il semblait faire partie intégrante de l'article à 95.

Facilement très vite la confiance d'Isidore Padechou qui, naïvement, avait pour ma petite personne des égards dans lesquels ma situation de reporter au "Quotidien illustré" était certes pour beaucoup. S'il parlait peu, par contre

il ne se lassait pas de m'écouter, surtout lorsqu'il était question de journalisme et de littérature.

Dans les premiers temps, je n'osais grimper trop souvent à son cinquième étage du 18 de la rue des Rosiers. Ce n'était pas que je ne l'eusse désiré, mais je craignais d'être importun. Cependant, considérant que, célibataire et sans famille à Paris, il m'assurait avec tant de conviction que chacune de mes visites était une joie pour sa nièce et pour lui, que bientôt je passai presque tous les dimanches et jours fériés en leur plaisante société.

Marguerite Després n'était encore que dans sa cinquième année lorsqu'elle perdit sa mère alors veuve depuis six mois seulement, et c'est à Cherbourg où les époux Després, jusqu'à leur mort, avaient tenu un commerce de lingerie, qu'Isidore Padechou alla recueillir la gamine qui n'avait plus d'autres parents que lui. Celui qui si bien représentait le Grand Bazar pour l'article à 95 eut pour cette enfant les soins attentifs, les bontés, les délicatesses de la plus tendre des mamans. Tous les matins, il menait la fillette à la potpottière de son quartier et la reprenait la soir venue, avant que de rentrer chez lui. Puis, ce fut l'école, qu'elle ne quitta qu'après avoir obtenu son brevet élémentaire et son diplôme de dactylo-sténo. A dix-huit ans, elle passait brillamment l'examen d'admission dans l'Administration de l'Assistance publique où, après deux années, elle était à présent l'une des meilleures employées, en passe d'être nommée secrétaire à la Direction générale.

Et c'est alors que me fut révélé ce qui demeurait encore pour moi une énigme. Avant même que l'enfant eût cet âge critique qui, d'une gosseline, fait une jeune fille, son oncle loua une chambre au dernier étage de l'immeuble. C'est dans cette chambre qu'il se retirait chaque soir pour n'en sortir que le lendemain matin et c'est aussi dans cette chambre que, lors de ma première visite... inattendue, la charmante demoiselle avait été appeler son oncle, l'avisant qu'un monsieur lui voulait parler.

Isidore Padechou ne parut pas autrement surpris lorsque, à quelques mois de là, nous lui avouâmes, Marguerite Després et moi, que nous nous aimions et que notre plus vif désir était d'être unis par les doux liens du mariage. Il nous répondit simplement:

— Je m'en doutais...

Et, dissimulant mal ce qu'il y avait de profonde tristesse en son cœur, il me dit en tremblant:

— Vous la voulez? ... C'est bien, je vous la donne, car je crois que nul n'est plus digne que vous de la rendre heureuse: Elle le mérite!

Alors, s'efforçant de paraître enjoué, il ajouta:

— Et, vous savez... ce n'est pas de l'article à 95!

Essayant de dominer mon émotion, et persuadé d'interpréter ses secrètes pensées, je m'écriai:

— Mais... vous ne nous quitterez pas! Comme Marguerite, je n'ai plus ni père ni mère et... je vous aime beaucoup, monsieur Isidore Padechou! Moi aussi, j'ai besoin d'un oncle tel que vous, c'est-à-dire d'un oncle comme on n'en fait plus!

Nulle prière ne le put faire céder. Il refusa. Il prétendait qu'un vieux bonhomme comme lui, dans un jeune ménage, constituait un bagage trop encombrant.

Je devais, le même jour, apprendre par ma fiancée toute la vérité: C'est Marguerite elle-même qui, peu avant de me connaître, dans son infinie gratitude pour celui qui lui avait tout sacrifié, avait proposé à son oncle de devenir sa femme, grâce à une dispense qu'accorderait certainement le Ministère de la justice. Jamais elle ne l'avait vu dans un tel état. Il s'était fâché, mis en colère et avait traité sa nièce de folle! Puis, cet homme, d'ordinaire si maître de lui, si pondéré, pleura comme un enfant et, implorant son pardon, il l'avait suppliée de ne jamais plus lui parler de ce qu'il affirmait être un abominable projet.

J'étais fixé! Isidore Padechou aimait... d'amour sa nièce Marguerite Després, mais il avait étouffé en lui un sentiment qu'il jugeait coupable, sachant bien qu'un quin, quagénaire risque fort de ne pouvoir faire le bonheur d'une jeune fille n'ayant encore vu fleurir que vingt printemps. Au surplus, n'avait-il pas toujours, depuis qu'il avait recueilli sa nièce, refusé toute occasion de se marier dans la crainte que l'enfant n'eût à en souffrir?

Il y avait à peine trois mois que ma bien-aimée Marguerite était ma femme lorsque nous reçûmes le fatal télégramme: Isidore Padechou, resté seul au 18 de la rue des Rosiers, était mort subitement à la suite d'une rupture d'aorte.

Je ne tenterai pas d'exprimer ce que fut notre indicible douleur, mais je dirai ce que fut notre stupeur lorsque ma très chère Marguerite, en sa qualité d'unique héritière, fit l'inventaire de ce que renfermait, au sixième étage, la chambre de son oncle défunt, cette chambre dont elle n'avait jamais encore franchi le seuil. Un lit pliant, une armoire pour le linge et les vêtements, une table de bois

(A suivre en page XI)